

SENTE



LA VIE PROTESTANTE NEUCHÂTELOISE

Dossier Aimez-vous...

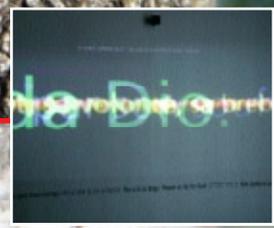
Y a-t-il des limites à l'amour?



Spiritualité
Foi et musique



Actualité
Le dieu de Bush



Sondage.02
Qui es-tu pour Dieu?

L'amour. Encore l'amour?

Imaginez la situation suivante. Rien ne va plus. L'amour s'est à nouveau fracassé. Deux solutions sont envisageables:

*Mon amour,
Je te hais, je te déteste, je te boude, je te prive,
je te méprise, je t'humilie, je te trompe, je te
déclasse, je te remplace, je te casse, je te thé-
rapeute, je te fracasse, je te massacre (...)*

ou

*Mon amour,
Je te donne, je te re-donne, je te re-découvre,
je te re-garde, je te re-situe dans ton contex-
te, je te re-lâche... (...) (1)*

Dans la première version: l'amour se replie sur lui-même. Touché, l'amour-propre se venge. Privé du sentiment d'être aimé, nous devenons détestables. Seules réponses possibles: la haine et le rejet de l'autre. Combien sont alors victimes de cette absence de sentiments? Combien de

Aimer, c'est alors poser un regard d'amour sur l'autre, c'est le voir comme Dieu le voit.

personnes se protègent derrière des barricades pour lâcher: «*Je n'ai jamais été aimé pour qui je suis. Je ne peux dès lors pas donner ce que je n'ai pas reçu!*».

Dans la seconde version, la rupture et la perte de l'autre deviennent une occasion de dépassement. L'amour n'est plus considéré comme un bien que l'on s'approprie, mais comme un don que l'on reçoit. C'est arrêter de réduire l'amour à une formule pour mieux découvrir la perspective d'un Dieu aimant. C'est s'ouvrir à l'amour, au don, à la générosité mais également à la compassion. C'est exercer un véritable travail sur soi.

Et l'amour de Dieu comment se manifeste-t-il? Se révèle-t-il à l'individu dans un moment d'illumination céleste? Pas forcément. L'Amour de Dieu peut également s'exprimer dans nos relations avec notre prochain, dans le regard que l'on porte sur l'autre, dans celui que l'on reçoit de

l'autre, des autres.

Aimer, c'est alors poser un regard d'amour sur l'autre, c'est le voir comme Dieu le voit. Rosette Poletti, infirmière de l'âme, le dit bien: Aimer et être aimé c'est «être convaincu qu'indépendamment des circonstances de notre naissance, de notre enfance et de notre vie, nous sommes créés à l'image de Dieu, uniques et irremplaçables et que cela permet de développer en soi la certitude d'avoir de la valeur et d'être digne de s'aimer et d'être aimé».

Dans ce dossier, nous avons voulu comprendre le phénomène «Amour» à la lumière d'approches plurielles, en essayant d'éviter l'écueil des réponses toutes faites, prenant acte de l'évolution du sens et de la valeur de ce phénoménal sentiment ou phénomène sentimental.

«Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés»? Dans une version plus moderne, nous pourrions parler de lâcher-prise, celui qui permet d'accepter que l'amour est toujours un don que l'on reçoit, un geste généreux fait à l'autre, une réciprocité bienveillante. Autrement dit, «Lâchons-nous les uns les autres...»

(1) Tiré du spectacle *Divan derrière* par la troupe Sketch Up. Tournée romande avril-mai 2003.



Maîtres-mots

«Et le mot est là, tout prêt, le mot "amour", ouvert, béant ... ce qui flottait partout, tourbillonnait de plus en plus fort s'y engouffre, se condense aussitôt, l'emplit entièrement, se fond, se confond avec lui, inséparable de lui, ils ne font plus qu'un».

Nathalie Sarraute,
L'usage de la parole



Halte au «coup de foudre»!

«Aimez-vous les uns les autres»: une tarte à la crème, une rengaine? Pris à sa juste mesure, le commandement d'amour mérite d'être reconsidéré. Réflexion à partir de l'ouvrage de Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*.

Dans une société farcie de sentimentalisme, l'amour nous est servi à toutes les sauces. Comme si le *peace and love* était entré dans l'ordinaire des poncifs à répétition. Et sous prétexte de coup de foudre, les relations se défont aussi vite qu'elles se sont faites: on se sépare parce qu'on «ne s'aime plus», évidemment. Loin du romantisme convenu de l'amour sentimental, «aimez-vous!», c'est d'abord une exigence, un appel qui est lancé. Dans un ouvrage référence publié en 1939, *L'Amour et l'Occident*, Denis de Rougemont a voulu dénouer les fils de l'amour occidental. L'écrivain suisse distingue entre l'amour-passion et l'amour-action, entre l'amour qui dissout et l'amour qui construit.

Aimer l'amour

Denis de Rougemont part de la grande tradition romanesque occidentale. Et il y découvre les racines de ce «culte de l'amour-passion qui s'est tellement démocratisé». Pour qu'une histoire passionnelle les foules, il faut que les ardeurs amoureuses se déchaînent furieusement et si possible jusqu'à la mort. L'amour doit être dévorant, quitte à finir en destruction. Dans la littérature occidentale, tous les héros de romans éprouvent les affres de cette passion absolue.

Le récit de Tristan et Iseut est le mythe fondateur de cette conception occidentale de l'amour. Selon Denis de Rougemont, noyés par la folle relation qui les étirent, les deux amants ne s'aiment pas: c'est l'amour qu'ils aiment, ce sentiment fulgurant qui dépasse tout, qui emporte tout, qui transgresse tout. «Ils ont besoin l'un de l'autre pour brûler, mais non de l'autre tel qu'il est», analyse l'écrivain. Une passion qui porte le «goût de la mort» puisqu'il n'est jamais aussi sublime que quand il est empêché: «c'est que l'approche de la mort est l'aiguillon de la sensualité. Elle aggrave, au plein sens du terme, le désir. Elle l'aggrave même parfois jusqu'au désir de tuer l'autre, de se tuer, ou de sombrer dans un commun naufrage». L'amour-passion est un amour impossible et Denis de Rougemont de rappeler que «passion signifie souffrance».

L'amour en actes concrets

Il en va tout autrement de l'amour chrétien. Loin de l'anéantissement de soi et de l'autre, l'amour prêché par le Christ, c'est d'abord l'amour offert par Dieu aux hommes. Un amour qui accepte les êtres dans leur réalité, sans les idéaliser, sans les sublimer. Un amour qui s'ouvre à l'autre pour le recevoir tel qu'il est: en prochain, en égal.

Pour de Rougemont, l'image de cet amour n'est alors plus une passion dévorante, mais l'engagement du mariage. Dans une relation de couple marié, l'amour n'est pas fusionnel, mais il devient le choix, l'exigence de deux être qui se font face. Un amour en actes concrets, qui se met en œuvre au quotidien. Un amour marqué du saut de la fidélité: «la fidélité dont je parle est une folie, mais la plus sobre et quotidienne. Une folie de sobriété (...) qui n'est pas un héroïsme, mais une patiente et tendre application».

En fait, pour la tradition chrétienne et dans la bouche de Jésus, l'amour, c'est d'abord un commandement. Denis de Rougemont salue cet impératif qui implique «l'avenir d'actes conscients que l'on assume: aimer, rester fidèle, éduquer ses enfants». Alors qu'on ne commande pas les sentiments, alors que la passion soumet les êtres par l'action d'un philtre ou d'un coup de foudre, le commandement d'amour appelle à assumer un lien amoureux qui engage sa propre responsabilité. Les amoureux vivent alors une relation égalitaire, interactive, si différente de la fusion passionnelle. «L'amour de charité, l'amour chrétien paraît enfin dans sa pleine stature: il est l'affirmation de l'être en actes».



Photo: P. Bohrer

«Comme je vous ai aimé»

Dans la bouche de Jésus, l'amour s'exprime à l'impératif: «aimez-vous». Mais l'injonction ne doit pas se confondre avec un ordre militaire ou une injonction autoritaire auxquels il faut servilement se soumettre. «Aimez-vous les uns les autres... comme je vous ai aimés!»: la parole de Jésus résonne donc comme un appel pressant qui se fonde sur ce qu'il a lui-même donné. L'amour qu'il demande, c'est celui qu'il a vécu. Ce n'est pas une obéissance que Jésus attend, mais une réponse. Un amour qui se conforme à son amour. Un amour qui transmet l'amour gratuit de Dieu. La grâce comble l'individu, et donc le libère du souci de lui-même pour le tourner vers les autres, sans arrière-pensées, sans rien attendre en retour. Loin d'imposer une soumission, le Christ ouvre le chemin d'un amour authentiquement libre et responsable. L'Évangile, après lui, continue d'interpeller les disciples pour les engager dans cette démarche (et pourquoi ne pas dire «discipline»?) qui cherche à traduire en actes l'amour dont Dieu les a déjà comblés. (C.N.)



Du désir au don de soi

«Aimez-vous les uns les autres» amène forcément à s'interroger sur le désir. Dans une société où les sollicitations sont permanentes, où de nouveaux désirs sont initiés quotidiennement, où les satisfactions promises paraissent mener au bonheur, comment peut-on encore prendre le temps de s'aimer?

Récemment, dans un reportage sur les relations entre hommes et femmes, diffusé à la télévision, un jeune homme témoignait: «Les filles dans la rue doivent être plus habillées et faire attention à ce qu'elles portent, sinon je ne répons plus de rien, et il ne faudra pas s'étonner». Au-delà de l'anecdote, cet exemple illustre la difficulté d'être dans le désir, de s'autoriser à le laisser croître, de profiter de cet état de tension.

Car tout désir naît d'un manque: d'un manque de l'autre, d'un manque de reconnaissance, d'un manque d'identité, d'un manque d'affection, d'un manque de soi! Cette instabilité que le désir provoque, ce tiraillement qui agite nos pensées semble en permanence nous inviter à rechercher une plénitude qui contraste avec notre finitude, une perfection qui surmonte notre nature imparfaite.

Nous assistons aujourd'hui au triomphe de l'immédiateté frénétique, à l'appel permanent d'une satisfaction suscitant inmanquablement divers passages à l'acte. La conscience que nous avons de nos désirs existe, mais seulement dans le sens où nous sommes jetés à la poursuite de leur accomplissement. Nous voulons tout, et tout de suite – parce que tout ou presque semble accessible sans effort, sans patience, sans engagement.

Où est le désir?

Le désir est avant tout une suggestion elliptique qui projette et laisse voguer les fantasmes de notre imagination. Son image d'une course poursuite incessante est dans l'air du temps et reflète notre monde postmoderne, mais c'est avant tout par son omniprésence dans les sociétés consuméristes qu'il doit nous interpeller. Les images de la publicité, véhiculées de manière explicite ou non par les médias, nous ont habitués à autant de passerelles vers le rêve, de raccourcis vers l'irréel.

Que l'on nous serve du fantasme sur mesure, de la plénitude personnalisée: nous consommons. Que l'on nous donne à croire que la nouveauté est souhaitable, que le surplus est désirable: nous obéissons. Que l'éphémère de la satisfaction nous renvoie à d'autres désirs: nous en redemandons. Car c'est bien le fait de céder au désir plus que le désir lui-même qui est économiquement et individuellement important. L'extension de soi ou l'approfondissement du plaisir reposent sur une illusion qui nous est chère: être autrement.

Ainsi, la publicité n'est jamais que la conséquence de nos carences, et elle tente par avance de nous déculpabiliser – ce serait bien la richesse intérieure que nous cherchons à travers nos désirs, et non quelque péché capital! Ce serait bien ce qui rendrait notre vie confortable, et non les meubles, les crèmes de beauté ou les pots de yaourts. Ramenée à sa seule matérialité, une chose est utile: elle peut satisfaire un besoin, mais sûrement pas un désir. Pour qu'elle devienne désirable, il faut qu'elle soit le symbole fantasmé d'un désir, qu'elle évoque une aspiration intérieure de la conscience.

Se confronter à la réalité de l'autre

Le désir confine dès lors à l'amour fusionnel, c'est-à-dire à la recherche d'une complétude par l'autre. On peut y voir la poursuite des rêves adolescents, les dérives oniriques de la midinette qui attend son prince charmant ou du damoiseau qui escompte sa princesse, avec en perspective un amour sans nuage et une entente parfaite entre des êtres qui se complètent sans faille. L'imagination peut avec délectation évoquer le remède à ce manque d'unité et d'harmonie de nos vies forcément ordinaires. Mais le désir semble justement promettre ce que l'espoir ne fait qu'effleurer.



Photo: P. Bohner

À la différence près que ce désir, rapporté à une personne et suscité par elle, se heurte d'emblée à une réalité: l'autre est différent. Il y a lui ou elle, et moi. La tentation est grande, dans la passion amoureuse, de tenter d'absorber l'autre; ou, dans un rituel romantique de sacrifice, de tenter dans la mort de consommer une fusion qui ne parvient jamais à se réaliser ici bas. L'amour fusionnel exacerbé de la littérature ou des arts en général trouve souvent son point culminant dans l'autodestruction.

En fait, le désir contient en lui une puissance de transformation, qu'il s'agisse de créer ou de détruire. Le seul objet du désir que nous puissions chercher, c'est justement la puissance elle-même, la force du désir. La véritable joie qu'offre le désir, c'est le fait de désirer, et non de trouver une satisfaction. Autant dire que pour vraiment s'aimer les uns les autres, il faut surmonter ses propres insuffisances et accepter que le don de soi fonde une relation basée sur l'échange et l'équilibre.

Raphaël Gerber ■



Tout sucre, tout miel, Jésus?

Il est banal de dire que l'amour constitue un thème fondamental du christianisme, mais que pouvons-nous en dire au-delà de l'image d'Épinal d'un «bon Dieu» vaguement sénile ou d'un blond Jésus gnan-gnan à souhait? L'espace à disposition nous impose de proposer des thèses succinctes et d'effectuer un choix drastique dans le Nouveau Testament. Que les exégètes nous pardonnent!

Même si les Évangiles constituent une source subjective sur la prédication et la vie de Jésus, la profonde cohérence de leur présentation nous permet de formuler une première thèse: le ministère de Jésus est basé sur la foi en un Dieu proche et aimant qui propose son Royaume à toutes et à tous [Mc 2,17; Luc 17,20-21, etc.]. Cette conviction amène Jésus à transgresser un certain nombre de tabous sociaux et religieux de son temps (manger avec des pécheurs, ne pas jeûner, rompre certaines règles du sabbat, etc.). En effet la révélation d'un Dieu d'amour n'est pas sans conséquence sur la manière de s'appréhender soi-même et de considérer autrui : reconnaître que Dieu aime chacun tel qu'il est, c'est aussi admettre que chacun est digne d'amour. Autrement dit, l'amour infini de Dieu pour tous provoque en retour l'amour pour Dieu, pour soi et pour les autres.

Dans les Évangiles, Jésus lui-même articule l'amour de Dieu avec l'amour du prochain dans la fameuse rencontre avec le pharisien relatée en Marc 12,28-34. Cela nous amène à formuler une deuxième thèse: pour Jésus, l'amour de Dieu implique l'amour de soi et du prochain.

Pour Jésus, l'amour de Dieu implique l'amour de soi et du prochain

Bien entendu, Jésus «n'invente pas» le double commandement d'amour qu'il reprend du Lévitique [Lév 19,18b], mais en le décrétant le commandement par excellence (en parallèle avec le premier commandement), il le réinterprète fondamentalement. Pour faire court, nous dirons que ce qui était compris dans le judaïsme comme un comportement de bon sens au sein de la communauté israélite devient chez Jésus la clef d'interprétation de toute la Torah. Ce qui débouche sur une troisième thèse: Jésus fait du double commandement d'amour à la fois le centre et le critère d'interprétation de la Loi.

Matthieu: la radicalisation morale

L'Évangile de Matthieu propose une réinterprétation du commandement d'amour caractérisée par une radicalisation éthique qui se cristallise dans le commandement de l'amour de l'ennemi. Nous en trouvons la plus claire expression dans le fameux sermon sur la montagne en Matthieu 5, 38-48 notamment aux versets 43-44a: «*Vous avez entendu qu'il vous a été dit: tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis: Aimez vos ennemis (...)*» Cette exigence paradoxale et de prime abord surhumaine brise toute prétention à une symétrie des rela-





L'école johannique:

l'amour comme expression de la Révélation

Le lecteur avisé constatera avec étonnement que l'Évangile et les Épîtres de Jean ne parlent pas du double commandement d'amour repris de Lévitique. Pourtant c'est dans les écrits johanniques que le vocabulaire de l'amour a ici une fonction toute différente: présenté de manière surprenante comme un «nouveau commandement», il trouve son sens dans la transmission de la Révélation divine en Christ [Jn 15,10]: «*Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, de même que j'ai gardé les commandements de mon Père et que je demeure dans son amour*» en même temps qu'il en est le signe [Jn 13,35]: «*A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres*».

En ce sens, l'amour sert également de révélateur de l'appartenance à Dieu ou au monde puisque Dieu se caractérise par son amour pour le monde [Jn 3,16] et celui-ci par sa haine de Dieu et de ses élus [Jn 15,19]. Il est en quelque sorte l'étendard de la petite communauté d'élus.

Nous formulerons donc une dernière thèse: «Contrairement au double commandement d'amour, le nouveau commandement du Christ johannique n'a aucune portée éthique universelle, mais met en relief une terrible réalité, celle d'une humanité scindée en deux», comme pourraient le suggérer les textes [1 Jn 4,7-8] mais aussi [Jn 14]: «*Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres; car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour*».

Jésus fait du double commandement d'amour à la fois le centre et le critère d'interprétation de la Loi

Philippe Kneubühler ■

tions telle qu'elle pouvait être exprimée dans des paroles du type: «*ne jugez pas afin de ne pas être jugés!*» [Mt 7,1-5] Elle va donc au-delà d'une parole de simple bon sens. Nous énonçons donc la thèse suivante: Le Jésus matthéen en le radicalisant fait du double commandement d'amour une exigence éthique unilatérale qui exige un dépassement de soi.

La raison d'un tel radicalisme se trouve au verset 48 de ce même chapitre 5 de l'Évangile de Matthieu: «*Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait!*», mais aussi dans d'autres passages tels que [Mt 5,16]: «*Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux*». Ce qui nous amène à une nouvelle thèse: Dans l'Évangile de Matthieu le commandement d'amour devient un moyen d'élévation de l'homme dans le sens d'une *imitatio dei* (imitation de Dieu) ainsi qu'un instrument missionnaire.





Etre chrétien, c'est aimer tout le monde?

Etre chrétien, c'est aimer tout le monde. Simplissime! Et pourtant nous connaissons tous ce genre de situations aux enjeux stéréotypés, aux dialogues figés, où l'on se force à faire bonne figure. Pris sur le vol, une conversation sur le parvis: morceaux choisis.

Lil est onze heures et demi en ce dimanche de printemps. L'air est encore frais, mais le soleil réchauffe les façades et se reflète dans les quelques fenêtres déjà ouvertes. Les maisons s'éveillent lentement, laissant ici ou là s'échapper les premiers mots du matin prononcés dans les chambres à coucher. Tout est calme, retenu, comme en attente d'un jour qui ne veut rien précipiter.

Soudain, la lourde porte du temple grince sur ses gonds et déverse un petit groupe sur le parvis. Une ou deux personnes

Enfin, c'est le pasteur qui sort du temple avec une jeune femme avec laquelle il a présidé le culte. Il lui tient la porte, juste le temps de terminer les remarques à chaud qu'il voulait lui faire. Puis ils se séparent et, alors qu'elle rejoint les musiciens de son âge, le ministre est interpellé par quelques paroissiens.

- Ah! Monsieur le pasteur, commence une dame, merci beaucoup pour ce très beau culte!
- Mais je vous en prie madame, répond l'intéressé, tant mieux si ça vous a plu.

- Vous savez, j'ai particulièrement aimé votre prière de remerciement pour les couleurs de l'arc-en-ciel! Avec toutes ces guerres aujourd'hui, ça fait du bien de prier pour des symboles de paix. Merci pour le rouge, pour le bleu, le vert, et...euh... toutes les couleurs, c'était très bien.
- Merci bien, reprend le pasteur. Et le sermon, ça vous a plu?
- Oh vous savez, dit une autre dame, nous les sermons on est habitué. Aujourd'hui c'était intéressant, cela m'a fait songer à plein de choses. D'ailleurs en vous écoutant – je vous le dis pendant que j'y pense – je regardais les vitraux et j'ai vu qu'il leur faudrait bientôt un bon coup de poussière, surtout ceux d'en haut.
- Ah par contre, intervient une troisième dame, c'était très bien d'avoir tous ces jeunes aujourd'hui. Ça changeait un



Photos: P. Bohner

sont pressées et quittent la place rapidement, non sans avoir salué de la main. Les autres s'arrêtent au soleil et s'amassent en grappes, poursuivant les conversations nouées à l'intérieur.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvre à nouveau pour laisser sortir un autre groupe, plus jeune que le premier et chargé d'instruments appuyés bientôt contre les vieilles pierres. Réunis un peu à part, ces nouveaux venus discutent aussi, un peu plus fort, et allument des cigarettes.

peu, même si on voudrait les voir plus souvent.

- Justement, reprend la première dame, je rejoins tout à fait la remarque que Madame R*** leur a faite pendant les annonces: c'est très bien que le groupe de jeunes vienne au culte, mais ils auraient au moins pu tous être présents cette fois! En plus ils ne viennent un peu que quand ils ont quelque chose à demander, mais le reste du temps on n'en voit plus un seul!
- Mais vous avez vu aujourd'hui que les jeunes s'engagent aussi, répond le pasteur. C'est un beau projet cette école en Palestine, non?



- Bien sûr, bien sûr, reprend la dame. C'est bien que les jeunes s'engagent. Mais aussi je me demande si c'est toujours la meilleure chose à faire: en Palestine, il y a déjà beaucoup d'organisations qui travaillent et qui donnent de l'argent. Ailleurs il y a peut-être des gens qui auraient plus besoin d'aide. Mais enfin... je ne connais pas tout.
 - Moi j'ai quand même toujours un problème, dit la troisième dame. Les gens sont si généreux pour ces projets que ça peut les empêcher de donner autant quand c'est pour nous.
 - Je suis bien d'accord avec vous madame, dit un monsieur qui s'était tu jusque là. La meilleure manière pour équilibrer les gens qui mettent plus quand c'est pour une bonne cause comme le tiers-monde, c'est de mettre moins pour rajouter la différence quand la collecte va à la paroisse. On en a aussi bien besoin pour refaire la salle de réunion de la cure après tout!
 - Et la troisième dame d'insister: c'est bien vrai ça. En plus, quand c'est pas le représentant *Terre Nouvelle* de la paroisse qui parle des actions humanitaires, je ne suis jamais sûre que l'argent va vraiment arriver sur notre cible. C'est la même chose pour la sainte cène: votre jeune collègue qui distribue l'eucharistie, c'est quand même un peu bizarre non? Quand elle m'a tendu le pain avec son sourire, je l'ai pris, mais c'est pas pareil que quand c'est vous qui me le donnez.
 - Ah tiens! Moi ça ne me gêne pas alors, déclare le monsieur.
 - Moi non plus, reprend une autre dame, mais je...
- Interrompant la conversation, la jeune femme à qui le pasteur avait tenu la porte s'est approchée pour saluer les paroissiens.
- Voilà messieurs dames, je m'en vais et je voulais vous saluer et j'espère que nous nous reverrons.
 - Ah ça! dit la dame qui avait été interrompue, il y a des chances. Avec leur *EREN 2003*, on va probablement vous revoir. Parce que vous êtes de ces jeunes qui sont pour ces grandes paroisses sans pasteur, vous, n'est-ce pas?
 - Un peu étonnée par la question, la jeune femme répond: Eh

Être chrétien,

c'est aimer tout le monde. Une définition simple, certes, mais très largement partagée dans nos paroisses. Bien sûr, c'est impossible. Alors souvent, être chrétien, c'est se forcer à aimer tout le monde. Comme ce n'est toujours pas possible – puisqu'il s'agit de se contraindre à éprouver un sentiment qui, par définition, ne peut être que spontané –, être chrétien, c'est être hypocrite. C'est simuler une communauté d'amour, faire semblant d'éprouver de l'affection, sourire et être patient avec ceux qui nous agacent au plus haut point. Le sentiment de culpabilité que devrait provoquer cette attitude fautive est de fait nié par notre certitude de mener un combat héroïque contre notre propre nature humaine, à l'exemple des ascètes et du Christ lui-même. Une excuse de martyr qui autorise à dire aux autres les choses les plus horribles, avec la conviction d'agir pour leur bien. Le beurre et l'argent du beurre en quelque sorte.



bien... oui. Mais... attendez, j'ai une devinette pour vous qu'on se raconte entre étudiants en théologie: savez-vous ce qu'il faut pour faire une paroisse?

- Hm. Non. Mais vous allez nous le dire, vous qui avez fait des études.

Regards entendus entre les paroissiens.

- Et bien il faut trois éléments. Un pasteur pour annoncer l'Évangile. Un temple pour qu'il y résonne. Et quelques bons chrétiens pour le ramasser en poussière et le balayer dehors.

NB: toute ressemblance, et cætera, et cætera...

Sébastien Fornerod ■



«Aimez vos ennemis»

A première vue, l'homme est débonnaire. Plutôt petit, un peu rond, une voix douce dans la conversation. Devant un public, il se révèle: prédicateur hors pair, il parle avec passion et conviction dans un français impeccable. Il peut aussi le faire en arabe, en hébreu ou en anglais... Un prophète en Galilée: l'amour de l'ennemi selon Elias Chacour.

Après trois quarts d'heure de prédication, on a l'impression d'avoir entendu tout l'Évangile, et d'avoir engrangé assez de nourriture spirituelle pour toute une année! Il excelle dans l'art des formules et des

il était enfant, il a vu les Israéliens voler la terre des ses parents et raser son propre village. Son père a été engagé par les colons juifs pour aller cueillir les fruits des arbres de son propre jardin. Mais à leur profit bien sûr. Le petit Elias



Photos: P. Bohrer

petites phrases qui frappent l'esprit, mais ce ne sont pas des «effets de manches», ni un discours creux ou théorique. Car pour lui, l'Évangile ne s'enseigne pas: il se vit! Et il le montre par sa propre vie, consacrée tout entière au service de la paix au Proche Orient. Son témoignage porte, aussi bien chez les Palestiniens que chez les Juifs: il réussit le miracle d'avoir un discours très courageux tout en étant inattaquable. Car qui peut être contre l'amour?

Qui est-il? Le Père Elias Chacour est arabe palestinien, chrétien, prêtre melkite, et citoyen israélien. Tous les paradoxes du Proche Orient sont déjà inscrits dans son identité. Quand

avait donc toutes les raisons pour devenir un grand terroriste. Mais il a choisi la voie de l'amour de l'ennemi. Au nom de sa foi en un Dieu pour qui il n'y a plus ni juif ni grec, ni palestinien: il n'y a qu'une seule famille humaine. «Je ne suis pas né chrétien, dit-il. Ni palestinien. Ni citoyen israélien. Je suis né bébé. Un humain. Comme vous!»

Quand il parle, on sent de l'émotion au fond de lui: cela lui coûte de dire cela! Chaque fois qu'il raconte son enfance, il doit exprimer à nouveau ses blessures. On sent que cela lui fait mal. Et pourtant il continue à parler d'amour et de paix. C'est un bâtisseur de paix, bien sûr, mais d'abord de bâti-

Je ne suis pas né chrétien, dit-il. Ni palestinien. Ni citoyen israélien. Je suis né bébé. Un humain. Comme vous !



ments. Il y a 20 ans, il a construit une école à Ibillin (près de Nazareth) pour faire asseoir sur les mêmes bancs des enfants musulmans, druzes, juifs et chrétiens. Aujourd'hui, il y a là 4'500 enfants et étudiants. Et il est en train de bâtir la première université arabe, israélienne et chrétienne en terre d'Israël. Des travaux gigantesques! C'est sa manière de construire la paix sans jamais céder devant ceux qui détruisent. Quand on lui demande quelles méthodes il utilise pour enseigner la paix, il répond: «Vous, les Occidentaux, vous êtes décidément trop intellectuels». Il n'enseigne pas, il fait vivre. A des rabbins venus des Etats-Unis pour l'écouter parler de la paix, il commence par leur exposer un de ses problèmes actuels: trouver suffisamment d'argent pour envoyer de la nourriture à des palestiniens affamés des territoires occupés. En quel-



ques minutes, les rabbins ont réuni l'argent nécessaire. La question est ensuite de savoir comment faire passer les camions au travers des barrages. Les rabbins acceptent d'accompagner le convoi. Ça marche! De l'autre côté, des jeunes palestiniens réceptionnent la marchandise, stupéfaits

de les recevoir des mains de rabbins! Et ces derniers se rendent compte qu'ils viennent d'aider ceux qu'ils considéraient jusque là comme des «terroristes»!

Nils Phildius ■

Ne dites pas que vous ne pouvez rien faire: vous pouvez nous aider à nous reconnaître frères de sang!

A la fin de sa prédication le 22 janvier dernier dans la paroisse de Bernex-Confignon (GE), Elias Chacour s'est adressé ainsi à son auditoire:

«Pourquoi est-ce que je suis venu en Suisse? C'est parce que j'ai besoin de votre aide, mes amis. C'est clair? (rires dans la salle). J'ai une très grande ambition: toucher votre générosité. Mais tout doux: ne sortez pas votre porte-monnaie. Je ne suis pas un mendiant d'argent. C'est facile de donner de l'argent. J'ai besoin de quelque chose de beaucoup plus difficile à donner: si vous avez des amis juifs, -même s'ils sont des colons!-, je vous en supplie, n'arrêtez pas votre amitié envers eux! Car ils en ont besoin plus que jamais! Si vous avez des amis palestiniens, si vous avez vu comme ils ont souffert, si vous avez joui de leur hospitalité, restez à nos côtés! Mais attention: si être de notre côté veut dire pour

vous de prendre notre côté unilatéralement, et de nous encourager à haïr les Juifs, nous n'avons pas besoin de cette amitié, car c'est un poison que vous nous donnez dans ce cas-là! Sans votre aide, nous avons déjà été assez violents les uns envers les autres. Nous n'avons pas besoin d'ennemis en plus, mais nous avons besoin d'amis communs: si vous êtes les amis de Juifs, parlez-leur du bien des Palestiniens. Et si vous êtes les amis des Palestiniens, parlez-nous des bons côtés de vos amis Juifs. Car Juifs et Palestiniens, nous sommes condamnés soit à mourir ensemble, soit à vivre ensemble! Je suis prêt à donner à mon frère Juif la moitié de mes terres! Plus que la moitié! Même mon manteau! mais pas mon pantalon! Partager ne veut pas dire être dépossédé! Ne dites pas que vous ne pouvez rien faire: vous pouvez nous aider à nous reconnaître frères de sang!».



Tais-toi et mange ta soupe!

Le temps où les enfants comptaient pour beurre semble révolu. Dans les familles occidentales, l'accent est généralement mis sur le dialogue, la discussion, la conciliation et la tolérance. Dès lors, l'injonction «*Aimez-vous les uns les autres!*» a-t-elle encore un sens?

Après le constat amer de Jules Renard: «*Tout le monde ne peut pas être orphelin*», et l'imprécation d'André Gide «*Familles je vous hais! foyers clos, portes refermées; possessions jalouses du bonheur*», on assiste au mouvement inverse: trop d'amour. D'où le grand nombre d'ouvrages qui fleurissent actuellement autour du thème de l'enfant-roi et des parents démissionnaires qui préfèrent dire oui à tout, au nom de l'amour, plutôt que d'affronter un conflit.

L'amour en plus

Dans l'ouvrage du même nom consacré à l'histoire des relations parents-enfant, Elisabeth Badinter montre que l'amour parental tel que nous le connaissons est une notion récente. Même si l'on peut en trouver des traces dans l'histoire, elles restent minoritaires. Il n'y a pas si longtemps encore, l'enfant n'avait pas le statut de personne. Considérés comme quantité négligeable -le nombre de mises en

Honorer plutôt qu'aimer

Au verbe aimer, le psychiatre Bruno Bettelheim préfère le verbe honorer, qui selon lui évite bien des malentendus affectifs: «*Le seul commandement qui se rapporte directement aux parents et aux enfants nous ordonne d'honorer les auteurs de nos jours et non pas de les aimer. Le fait de les honorer était considéré comme suffisant pour établir de justes relations au sein de la famille.(...) Honorer, respecter une personne est un sentiment dénué d'ambiguïté, surtout si on le compare au sentiment d'amour qui exige presque toujours la réciprocité et qui manque de constance*».

Dans ce sens, qui préserve la liberté de chacun, le commandement d'amour reste d'actualité, ne serait-ce que pour rappeler aux parents que leurs enfants ne leur appartiennent pas, et aux enfants que leurs parents ne sont pas leurs outils pour satisfaire leurs moindres désirs; dans les pires cas, pour empêcher les dérives de brutalité, de possessivité et d'abus de pouvoir. «*Aimez-vous les uns les autres*»: une injonction indispensable, en complément ou en raccourci des Droits des enfants.

Corinne Baumann ■



Photo: P. Bohrer

nourrice et d'abandons, en témoigne-, leurs chances de survie n'étaient pas grande: sur quatre enfants qui naissaient en moyenne dans chaque famille française au XVIII^e siècle, l'un mourait avant un an, un autre avant dix ans et deux seulement parvenaient à l'âge adulte.

Il a fallu beaucoup de temps et de savoir faire, tant médical que psychologique pour que des idées éducatives novatrices fassent leur chemin. Les recherches en psychologie et en psychiatrie, au XIX^e et au XX^e siècle, ont permis de dénoncer les frustrations et complexes engendrés par la religion et une certaine vision trop rigide de la famille. Mais elles ont également puisé dans les religions les principes de base permettant respect et reconnaissance de l'enfant en tant que personne. Malgré tous les progrès en ce domaine, le tableau n'est pas si idyllique et les dérives liées à l'enfant-roi, la violence, l'exploitation, la possessivité et la jalousie demeurent. Signalons également que la *Déclaration universelle des droits des enfants* n'a vu le jour qu'en 1989. Elle est actuellement ratifiée par 191 pays, avec deux refus notoires: les Etats Unis et la Somalie.

Le dire c'est bien, le faire, c'est mieux!

La plupart des parents défendent de grands principes éducatifs, du style «*jamais de fessée*», «*ni cris ni colères*», «*calme et sang-froid*», «*écoute et patience*». Au nom de l'amour de nos enfants. Le hic, c'est que la théorie, c'est bien beau, mais que la réalité a tôt fait de la rendre problématique, parce que les enfants sont toujours imprévisibles. Il y a un monde entre dire et faire. Quel parent n'a pas senti la violence monter en lui devant un têtard refusant de faire ses devoirs? Qui n'a jamais été usé, fatigué, avec l'impression de répéter les mêmes choses comme un perroquet? Qui, devant un adolescent, n'a jamais été tenté de baisser les bras, avec le sentiment déprimant de prêcher dans le désert? Qui n'a pas répondu par un «*parce que!*» excédé au centième «*pourquoi?*»?

Il n'en demeure pas moins que les enfants sont une excellente école d'amour. Ils nous obligent à remettre l'ouvrage sur le métier, à lâcher la bride, à leur faire confiance, malgré les coups de sang, l'inquiétude quand ils ne rentrent pas à l'heure ou qu'ils traversent la route sans regarder. Aimer des enfants relève du grand bricolage plutôt que d'une science exacte. On fait ce qu'on peut, au mieux, si possible sans trop culpabiliser. Et pour couvrir le tout, malgré ma conviction profonde que mes enfants ne sont pas ma propriété, gare à celui qui se permettrait de toucher ne serait-ce qu'à un seul de leurs cheveux! A croire qu'en toute femme sommeille une panthère, une «*mère juive*» ou une «*mamma*» italienne! (C.B.)

PUB

PUB



Les Eglises de maison

Encore? Eh oui! Peut-être précisément parce que cette réalité de la vie de nos paroisses a de la peine à trouver sa place, à part entière, dans l'offre la plus large possible que nous sommes invités à présenter à toutes celles et tous ceux qui de près ou de loin souhaitent garder un lien avec l'EREN.

Une richesse pour l'Eglise!

Lieu où l'on vit quelque chose du partage autour de la foi – à travers la prière, un texte biblique, une expérience de vie, une fragilité personnelle, un livre marquant... les formes comme le contenu sont variés à l'infini à l'image des couleurs de l'arc-en-ciel – les Eglises de maison sont, qu'on le veuille ou non, une des chances offertes à nos paroisses au moment où certaines structures sont remplacées par d'autres. Lieu de vie de proximité, les Eglises de maison gardent ce caractère d'imbrication dans le terrain local que l'on craint de voir disparaître dans les nouvelles paroisses, plus grandes, donc apparemment plus anonymes!

Lieu finalement de présence au cœur même du tissu social où se manifeste une foi vivante dans le concret des relations d'amitié et de voisinage.



Photos: P. Bohrer

Perspectives d'avenir:

Il n'est pas question de «labelliser» les nombreuses Eglises de maison – elles ont toutes leur spécificité, reflet diversifié de la richesse de nos paroisses - ni de les réduire à un standard reconnu et «ecclésialement» correct. Par contre, le souhait de la petite équipe de travail de réflexion avec le répondant cantonal est de mettre à disposition de celles et ceux qui le désirent des outils utiles pour l'animation et le renouvellement de telles Eglises de maison.

Ainsi, dès l'automne 2003, chaque paroisse se verra proposer une animation «clé en mains» pour stimuler cette dimension de la vie ecclésiale et en favoriser l'émergence.

Gérard Berney, répondant cantonal ■



Pourquoi participez-vous à une **Eglise de maison**?

«Pour le plaisir de partager intimement sur des textes bibliques, en lien avec son vécu personnel, dans une confiance renouvelée»

Bertrand, Cormondrèche

«J'y trouve beaucoup de joie»

Renate, Saint-Blaise

«C'est un lieu où l'on peut, mieux qu'au culte, veiller les uns sur les autres; on se sent davantage responsable»

Danièle, Hauterive

«Pour transmettre quelque chose de la foi qui m'habite, à partir de textes bibliques»

Elsa, Couvet

«C'est plus intime que le culte pour le partage, la prière pour soi-même et les autres»

Rose-Marie, Hauterive

«Trouver des forces dans la prière, avec quelques voisins»

Josiane, La Chaux-de-Fonds

«Dans un but d'édification mutuelle, avec la possibilité d'une participation active des uns et des autres»

Roger, Neuchâtel





Que représente pour vous l'Eglise de maison?

«Un lieu plus familial que le culte du dimanche pour lire la Bible, chanter et prier en toute amitié»

Marianne, Neuchâtel

«Un lieu plus personnalisé qui me relie à l'ensemble de l'Eglise»

Danièle, Hauterive

«Un mini-groupe, comme du levain dans la pâte»

Josiane, La Chaux-de-Fonds

«Si l'Eglise est le village dans lequel je vis, le groupe de maison représente pour moi la cellule familiale: elle ne remplace pas le culte mais en est le complément indispensable pour intégrer dans le concret l'enseignement reçu»

Danièle, Hauterive

«Un partage de notre foi avec celles et ceux que nous invitons pour s'édifier mutuellement, autour d'une tasse de thé»

Madeleine et André, Fleurier

«Un complément nécessaire au culte, à des heures différentes, permettant des contacts en profondeur, plus proches les uns des autres»

Michel, Hauterive

Pub et promotion: l'Eglise est-elle encore vendable?

Peu porteuse, vieillie, l'institution protestante cherche pourtant sa voie dans la promotion et les campagnes de communication. À Lausanne et Genève, les milieux concernés cherchent le déclic qui les rendra visibles. Mission impossible? Enquête auprès des professionnels de la publicité.

Ce sera certainement la perle rare. L'Eglise évangélique réformée vaudoise (EERV) est en pleine phase de recrutement pour désigner un chargé de promotion sur le plan cantonal, appelé à entrer en fonction dès juillet. L'objectif, à terme, étant de mettre en place une équipe, un théologien et un professionnel de la pub, pour assumer la promotion du label de l'Eglise cette année encore. «L'Eglise n'est pas une entreprise», précise Jean Chollet, directeur du Théâtre du Jorat et président du Conseil information et dialogue, mais en tenant à faire de la promotion, on ne veut pas simplement vendre des activités mais aussi affiner la perception des attentes du public». Une démarche qui va faire monter la tension entre la discrétion réformée habituelle et une visibilité à gagner dans le grand public. Reste que tout est à inventer.

Professionnels sceptiques

Mais l'Eglise en tant qu'institution est-elle encore vendable? Réponse d'un professionnel de la communication: «Le produit est tellement vieux, admet Jean-Henri Francfort, de l'agence Francfort communication, qu'il s'est coupé du public et il semble difficile d'arriver à combler ce déficit». Le spécialiste met en garde contre toute campagne qui aurait tendance à faire «des sur-promesses», c'est-à-dire à utiliser des slogans qui rejoignent le public mais sans que le service suive à la hauteur de ce qui est annoncé.

«Communiquer sur la religion ou l'Eglise, c'est une affaire ardue, difficilement porteuse», reconnaît Maurice Pasquier de l'agence Noir Mat. «En fait, il manque un branding, autrement dit une marque protestante», affirme Maurice Pasquier. Rendre l'Eglise visible, oui, mais pourquoi, dans quel but? La plupart du temps, ces aspects-là ne sont pas suffisamment clarifiés, ou alors dilués dans un consensus qui affaiblit la portée du message.

Protestants à la traîne

À Genève pourtant, l'Eglise catholique romaine a fait mouche avec une campagne de communication pour parler de son besoin de soutien financier sur un ton résolument cynique – «En 2016, il n'y aura peut-être plus de prêtres à Genève pour célébrer les enterrements, mais c'est pas grave, à la fin du film le héros ne meurt jamais...». La campagne, faite dans les règles de l'art, a rapporté pas moins de 1,6 million (voir encadré). Côté protestant, on ne cache pas que les besoins d'une réelle promotion financière mettent une certaine pression sur les responsables. Jöel Stroudinsky, président du Conseil de l'Eglise protestante de Genève, annonce que l'institution, en proie à de nouvelles adaptations financières, s'apprête à diffuser quatre dépliants sur la question du coût des actes ecclésiastiques (baptême, mariage,

accompagnement, service funèbre). Ce dernier regrette pourtant que la campagne de communication menée par les catholiques romains n'ait pas pu se faire sur une base multiconfessionnelle. «Une telle campagne dans la presse devrait se faire au nom des trois Eglises reconnues, catholique, catholique chrétienne et protestante», déplore-t-il. Les protestants genevois doivent donc plancher seuls sur le concept d'une future campagne d'images par voie d'affichage dans les bus et les cinémas. «Des agences ont été consultées» assure-t-on. Avec l'exemple précédent, la barre est désormais fixée assez haut.

Corinne Moesching ■



Exemple tiré de la campagne des Eglises du canton de Neuchâtel.

Combien ça coûte?

Un budget de promotion qui se respecte devrait atteindre une fourchette oscillant entre 0,5 et 1% du chiffre d'affaires d'une entreprise. Une ratio qui définit le poids d'un portefeuille dont peut disposer tout responsable stratégique. Envisager de communiquer en dessous de ces minima tient de l'utopie: «Faire avec moins, concède Maurice Pasquier, directeur de l'agence Noir mat, c'est ne pas aider un produit à se vendre». Il ajoute qu'une page de publicité dans un quotidien dépasse les treize mille francs. Même si la collaboration avec une petite agence de communication s'avère intéressante, car elle offre une équipe plus flexible pour sortir des sentiers battus, il s'agit de viser juste. L'Eglise catholique romaine à Genève a choisi une jeune agence de la place – Label Communication, fondée par des créatifs issus des secteurs bancaire et de la communication- pour lancer sa campagne. Celle-ci n'en a pas moins coûté quelque 250 mille francs. (C.M. / ProtestInfo)



Comptes 2002 de l'EREN: légère embellie

Retour sur les comptes 2002 de l'EREN qui se portent plutôt bien. Chiffres et explications à l'appui.

Comme l'année passée, les comptes de l'Eglise bouclent avec un résultat meilleur que prévu. En effet, le déficit, budgété à 79'350 francs pour l'année 2002, a pu être ramené à 16'364 francs pour un total de charges de 11'184'754 francs.

Quelques explications

Les recettes provenant notamment de la contribution ecclésiastique sont légèrement plus importantes que ce qui avait été prévu. Il faut s'en réjouir, car il semble par conséquent que le nouveau système de taxation adopté par l'Etat, un peu plus compliqué que le précédent, et qui prévoit l'envoi de deux borde-

reaux, n'a pas eu de conséquences majeures sur la fidélité des membres de l'EREN en ce qui regarde la contribution ecclésiastique.

Parmi les éléments qui ont été favorables à un budget et à des comptes très proches de l'équilibre, il faut aussi mentionner l'augmentation importante de la contribution de l'Etat dans le cadre du Concordat entré en vigueur avec la nouvelle Constitution cantonale.

On constate aussi que les charges ont été, de manière générale parfaitement maîtrisées. En outre, certaines dépenses, prévues au budget, n'ont pas dû être engagées, réduisant d'autant le déficit escompté.

Et l'avenir?

Il convient toutefois de rester prudents: l'embellie économique de ces deux dernières années ne doit pas nous leurrer. L'avenir, à court terme du moins,

En cas de questions sur votre contribution ecclésiastique, n'hésitez pas à appeler le Secrétariat de l'EREN, au 032 725 78 14, qui vous renseignera très volontiers. Il saura aussi être à votre écoute si des difficultés passagères vous empêchaient de vous acquitter de votre contribution.



Photo: P. Bohrer

s'annonce moins rose et cela aura certainement des incidences sur la contribution ecclésiastique. Or c'est justement lorsque la situation est plus difficile qu'il faut que l'Eglise puisse jouer pleinement son rôle; sur le plan pastoral comme sur celui de l'entraide. Votre apport est donc essentiel.

Nous remercions bien entendu toutes celles et tous ceux, personnes physiques ou personnes morales, qui soutiennent l'Eglise par leur contribution ou par leurs dons, sans lesquels l'accomplissement de sa mission serait tout simplement impossible.

Pour le Conseil synodal: Philippe Ribaux ■

La mise en place d'EREN 2003 suscite beaucoup d'interrogations au sein de la population. L'EREN et la *Vie protestante neuchâteloise* vous offrent la possibilité de vous exprimer et de poser vos questions dans le cadre d'une nouvelle rubrique intitulée *Actualité EREN 2003*. Vous pouvez adresser vos demandes par écrit à l'adresse suivante: La Vie protestante Neuchâteloise, Rue des Sablons 32, 2000 Neuchâtel, ou par mail: vpne@bluewin.ch.



En réponse à M. Marc Früh, VP no 152, mars 2003

La lettre de M. Marc Früh - «suisse non-juif, mais ancien guide en Israël et délégué au Synode de Neuchâtel 1990-1997» - relative au conflit israélo-palestinien contient un nombre certain d'erreurs de faits et d'analyse. Leur réfutation complète dépasserait largement les limites rédactionnelles de votre journal... Je limiterai donc l'étendue de mes remarques critiques.

M. Früh veut discréditer toute solidarité ou compréhension envers le peuple palestinien en la qualifiant de «révisionnisme (...) spécialité du Front national et autres nazis des temps modernes». Artifice de style, ou pense-t-il que le pasteur Théo Buss - dont il critique l'article - relève de cette catégorie? D'autre part, M. Früh ignore qu'il existe dans des milieux ultra-sionistes en France des sympathies intéressées, mais suspectes, envers le Front national: par exemple, les déclarations du président du CRIF (Conseil représentatif des institutions juives de France), Roger Cukierman, se réjouissant du score de Le Pen au premier tour des présidentielles (avril 2002) en espérant qu'il amènera «les Arabes à se tenir tranquilles».

Pour revenir au problème de fond, sa qualité d'«ancien guide en Israël» ne confère à M. Früh aucune compétence historique. Le poids de ses obligations de guide professionnel ne lui a visiblement point laissé le temps d'étudier les travaux les plus récents d'auteurs israéliens, tels que Uri Avneri, Benny Morris, Ilan Pappé ou Tanya Reinhardt, sur les conditions de la création de l'Etat d'Israël et de l'expulsion des Palestiniens.

A vouloir s'ériger en censeur des opinions d'autrui, M. Früh devrait commencer par ne pas falsifier grossièrement les faits... et les chiffres! Ceux qu'il fournit pour le recensement de 1912 sont faux. Aucun auteur - même les plus inconditionnels de la politique israélienne - n'a jamais affirmé qu'en 1912 il y avait en Palestine une population majoritairement juive. La consigne de Theodor Herzl - le fondateur du mouvement sioniste - était bien plus pernicieuse: «Un peuple sans terre pour une terre sans peuple». Or, un recensement de 1917 dénombrait 600'000 musulmans, 70'000 chrétiens et 80'000 juifs. En 1948, à la fin du mandat britannique, on dénombrait 1'300'000 Arabes et 650'000 Juifs (lesquels ne possédaient que 6 % des terres).

Autres erreurs (qui suscitent des doutes sérieux sur les compétences professionnelles du guide touristique Marc Früh): - le «septembre noir» en Jordanie a eu lieu en 1970 et non point en 1975; - l'affrontement entre les Palestiniens et l'armée syrienne, en 1976, s'est produit au Liban, et non en Syrie, d'où les Palestiniens n'ont par conséquent pas eu à fuir... - la citation de l'article 17 de la Charte nationale palestinienne, dans un cas «destruction de la nation juive», dans l'autre «destruction du peuple juif» est fautive. Cet article, déclaré «caduc» puis abrogé officiellement par le Conseil national palestinien, se référait à l'Etat d'Israël et

ne présentait donc pas - quelque opinion qu'on ait à ce propos - le caractère génocidaire que veut lui conférer M. Früh, pour mieux faire passer ses thèses.

Sur l'avenir des Palestiniens, M. Früh écrit: «Certains en ont assez d'un combat perdu d'avance ou simplement estimé qu'il y a assez de place pour les deux peuples. Je suis persuadé que des innovations techniques dans la distribution de l'eau et des solutions réalisables existent pour assurer la paix». M. Früh est vraiment trop bon... Mais a-t-il observé l'extension des colonies de peuplement établies en Cisjordanie et à Gaza (22 % de la Palestine de 1948) ou entendu les appels au «transfert» - c'est-à-dire à la déportation - des Palestiniens exprimés par les colons israéliens et leurs partis au sein de la Knesseth et du gouvernement d'Ariel Sharon?

Pour conclure, j'estime qu'une solution politique sérieuse pourra seule mettre fin à ce conflit. Elle passe notamment par la reconnaissance des droits nationaux du peuple palestinien par ceux qui les ont si longtemps déniés, par l'application des résolutions des Nations Unies - régulièrement bafouées par l'Etat d'Israël, sans que lui soit jamais imposée aucune sanction - et non point par les fantaisies pseudo-bibliques dont M. Früh se fait le porte-parole complaisant. Fantaisies qui, au surplus, ne sont pas de nature à convaincre ceux et celles - j'en suis - qui ne professent aucune religion, et en tout cas pas la version sanguinaire qu'en donne le Livre de Josué (Ancien Testament)...

Hans-Peter Renk ■




Votre avis nous intéresse!

Un de nos articles vous a interpellé(e): faites donc profiter l'ensemble des lecteurs de votre réaction.

Pour envoi:
La Vie Protestante neuchâteloise,
courrier des lecteurs,
rue des Sablons 32, 2000 Neuchâtel

Lettre ouverte à Pain pour le prochain

Nous revenons sur la prédication de Théo Buss, secrétaire romand de PPP, le 9 mars dernier, à la Collégiale de Neuchâtel. Selon *La Vie Protestante* (No 153) et *Le Courrier* (12.4.03), cette prédication a suscité une ample polémique au sein de l'Eglise neuchâteloise et parmi les auditeurs de la RSR. Sans connaître en détail toutes les «pièces du dossier», nous tenons cependant à exprimer ce qui suit:

1. En tant que membres de l'Eglise neuchâteloise, nous disons notre soutien au travail de Théo Buss et de PPP. Nous reconnaissons leurs priorités comme nôtres.
2. Certains groupes et communautés de l'hémisphère Sud, soutenus par PPP, veulent «construire un monde plus juste, plus fraternel, plus égalitaire, car le modèle actuel exclut trop de personnes... L'important, c'est le processus engagé pour élever le niveau de conscience de la population sur les thèmes fondamentaux qui déterminent la politique, l'économie, la culture de nos pays...» (calendrier de PPP, *Le cri des exclus*). Nous estimons que ces groupes doivent recevoir notre soutien.

Par ailleurs, nous formulons les interrogations suivantes:

1. Pourquoi nous est-il si difficile de nous livrer à une analyse sereine, nuancée et lucide de certains éléments de notre passé, non pas pour nous culpabiliser, mais pour tenter d'éviter certaines erreurs et «changer de modèle»?
2. Comment situer le «cœur de l'annonce de la Bible» par rapport aux problèmes qui nous préoccupent aujourd'hui? Si le message de l'Evangile est d'aimer mon prochain, qui est, pour chacune et chacun de nous, ce prochain? Et en quoi la théologie de la libération nous permet-elle de le découvrir?
3. Etant donné la diversité des opinions au sein de la communauté ecclésiale (certains parlent de l'Eglise en crise), ne serait-il pas urgent d'organiser des débats et des dialogues sur certaines questions fondamentales? L'Eglise pourrait peut-être donner au monde une belle leçon de démocratie en offrant à chacune et chacun un lieu pour s'exprimer et en favorisant le dialogue.

Claudette Bovet, Pierre Bühler, Michèle Serez ■

Lettre ouverte à M. Théo Buss

Merci, monsieur Théo Buss de ne pas être resté prisonnier du politiquement correct dans votre prédication du 9 mars 2003 lors du culte de lancement de la campagne de carême à la Collégiale de Neuchâtel. Merci d'être la voix de ceux qui sont sans voix, des oubliés de notre société. Merci de nous rappeler qu'ils sont Eglise corps du Christ avec nous et par ce geste prophétique de remettre l'Eglise au-milieu du village de notre monde,

Merci de me réapprendre le sens du mot résister.

Claire-Lise Vouga ■

Nos lecteurs sont nos hôtes et s'expriment librement.

La rédaction n'assume aucune responsabilité pour les propos exposés.

Clarification de la mise au point du Conseil synodal concernant la prédication du 9 mars 2003 à la Collégiale

Les délais n'ont pas permis au Conseil synodal de publier dans ce numéro de la *Vie protestante* un texte de clarification concernant sa mise au point suite à la prédication du pasteur Théo Buss à la Collégiale. Ce texte paraîtra dans le numéro de juin de la *Vie protestante* et est à disposition, au Secrétariat général de l'EREN.

Sans phrases



Jean - Philippe
Uhlmann

**Diacre, Aumônerie des hôpitaux
et homes du Val-de-Travers**

Une colère récente?

- L'annonce de la découverte d'un réseau local de dealers en héroïne.

L'autre métier que vous auriez aimé exercer?

- Délégué au développement et à la coopération.

Le personnage avec qui vous passeriez volontiers une soirée?

- Sœur Emmanuelle.

Un projet fou que vous souhaitez réaliser?

- J'essaye d'en vivre un bout chaque jour.

Ce que vous détestez par-dessus tout?

- L'esprit de supériorité.

Qu'est-ce qui est important?

- L'Amour et la communication des émotions.

Qu'est-ce qui vous fait douter?

- Le désespoir et l'autodestruction.

Votre recette «magique» quand tout va mal?

- Marcher dans la nature et prier.

Trois mots que vous voudriez dire à Dieu?

- Réveille ton peuple.

Si vous étiez un péché?

- La susceptibilité.

Votre principal trait féminin?

- L'intuition.

Comprendre le dieu de Bush

«Il faut affiner notre compréhension de la religion civile aux Etats-Unis pour bien comprendre ce qui s'y passe actuellement!». Voilà en bref le plaidoyer du sociologue français Sébastien Fath, spécialiste du protestantisme évangélique. Pour lui, les «bondieuseries» du président Bush ne peuvent se comprendre que dans le cadre de cette fierté nationale qui fait feu de tout bois, de la fascination pour la bannière étoilée et de Dieu pour encenser une seule et même réalité: l'Amérique.

Serge Carrel: George W. Bush légitime régulièrement l'intervention américaine en Irak par des propos religieux. Selon vous, on les comprend mal si on ne les situe pas dans le cadre de la religion civile américaine.

Sébastien Fath: *Oui! Aux Etats-Unis, comme dans d'autres pays du monde, la religion civile, c'est la sacralisation de l'être ensemble d'une communauté. Pour être plus précis, c'est la manière dont une communauté va légitimer et souder sa propre identité. Aux Etats-Unis, la religion civile est une sorte d'identité religieuse générique, qui dépasse les barrières confessionnelles et met en valeur un certain nombre de traits jugés fondamentaux dans la définition même de l'identité américaine.*

SC: Quels sont les traits fondamentaux de cette religion civile?

SF: *On peut schématiquement en distinguer cinq. Tout d'abord, la culture wasp («White Anglo-Saxon and Protestant»). La religion civile américaine reprend l'héritage des Pères pèlerins, de*

ces pères fondateurs qui, au XVII^e siècle, ont fui l'Europe alors qu'ils étaient persécutés pour des raisons religieuses et ont construit l'idéal américain. Le deuxième trait de cette religion civile, c'est l'individualisme. Aux Etats-Unis, l'individu est une valeur suprême. On ne peut ni sauver une société, ni sauver une situation si on ne commence pas par sauver l'individu. La troisième caractéristique de cette religion civile, c'est l'accent mis sur la foi et la prière. On rejoint là l'un des thèmes centraux du «Prince d'Egypte», un film américain sorti sur les écrans en 1998. Une des chansons phares de ce film disait: «When you believe» «Quand tu crois...» Alors tout devient possible, pensent les Américains. Peu importe le contenu de la foi, l'important, c'est de croire et de prier.

SC: Quel est le quatrième élément de cette religion civile américaine?

SF: *C'est le messianisme ou l'universalisme providentiel. Là, on rejoint les mythes fondateurs de la société américaine.*



Photos: P. Bohrer



tourne alors vers Dieu, prie et demande la délivrance. Finalement, Dieu envoie une bactérie qui va décimer les envahisseurs et le salut du monde est préservé. Morale du film: tout ce que l'homme a entrepris a failli, Dieu seul sauve. Là, nous nous situons classiquement dans une perspective de millénarisme chrétien où Dieu intervient dans l'histoire pour sauver l'humanité.

SC: Avec «Independance Day», le propos est très différent.

SF: Effectivement. L'histoire est quasi identique. Il y a aussi dans ce film un recours à la prière, même si cette dimension est peu montrée ! En fait ce qui est mis en valeur, c'est la technologie américaine hyper-sophistiquée qui, à elle seule, parvient à vaincre les extra-terrestres. On le sent bien, la morale est tout à fait différente de celle de «La Guerre des mondes». On pourrait la résumer en disant: «In Gun We Trust». C'est la technologie militaire américaine qui apporte le salut.

A la figure de Jésus-Christ, sauveur de l'humanité, se substitue la figure d'une Amérique triomphatrice qui, par ses vertus, par son modèle de société, par sa technologie, instaure le Royaume de Dieu sur terre. A mon sens, quand on observe l'administration Bush aujourd'hui, l'hypothèse qu'elle véhicule un néo-messianisme largement sécularisé est tout à fait intéressante. Donald Rumsfeld, par exemple, l'un des principaux «va-t-en guerre» qui entourent le président, n'est pas quelqu'un de religieux. Toutefois il est porté par une vision messianique de l'Amérique. Le Dieu ou plutôt la déesse pour laquelle Bush et son administration partent en guerre aujourd'hui, c'est avant tout l'Amérique!

SC: Avez-vous l'impression que George W. Bush n'est pas conscient de ce glissement d'un messianisme d'inspiration chrétienne vers un messianisme laïc?

SF: Difficile de dire si Bush est conscient de cela. En tout cas, une chose est sûre. Il reçoit de nombreux signaux de la part des Eglises qui l'avertissent de ce glissement. Pour ces dernières, la mise en avant de l'Amérique comme pays libérateur, comme pays qui apporte la liberté et la paix dans le monde, «c'est de l'idolâtrie». L'Eglise méthodiste unie, l'Eglise dont sont membres tant George W. Bush que Dick Cheney, développe aussi un tel discours. Elle affirme très clairement qu'identifier l'Amérique à une sorte de sauveur de l'humanité, c'est idolâtre.

Serge Carrel ■

L'idée que l'Amérique, en référence au monde de la Bible, c'est le nouvel Israël, le nouveau peuple élu. Cette idée est très ancienne. Elle remonte au puritanisme du XVII^e siècle et à un fameux discours de John Winthrop en 1630. Il compare l'Amérique à une cité sur la colline, appelée à éclairer le monde au travers de ses propres valeurs.

Le dernier élément de cette religion civile qui s'articule à ce messianisme, c'est l'optimisme. Le slogan: «just do it» («Vas-y, fais-le!») et ça marchera, retrace bien cette attitude à l'endroit de la vie. Il suffit d'agir pour vaincre. On retrouve cela dans l'attitude de George W. Bush à la suite du 11 septembre. L'Amérique ne peut pas camper sur un échec. Elle doit forcément triompher. Elle doit forcément vaincre et d'une certaine manière, ce souci de revanche s'est cristallisé sur la figure de Saddam Hussein.

SC: On perçoit les traits principaux de cette religion civile américaine. Votre analyse vous pousse à dire que ces dernières années cette religion civile se laïcise de plus en plus.

SF: Effectivement! Traditionnellement le messianisme chrétien met en avant la figure de Jésus-Christ qui revient dans l'histoire humaine de manière spectaculaire pour instaurer le millénium. A mon sens, le messianisme que véhicule George W. Bush est d'une autre nature. Pour éclairer ce propos, j'aimerais recourir à l'histoire du cinéma.

En 1953 sort le film «La Guerre des mondes» et, 43 ans plus tard, en 1996, «Independance Day». Ces deux films relatent l'histoire d'une invasion d'extra-terrestres, de la riposte des terriens, en particulier des Américains, qui mettent au point des armes spécifiques pour vaincre l'envahisseur. Dans «La Guerre des monde», cette tentative échoue. La population se

Sébastien Fath en bref

Sébastien Fath est sociologue au CNRS en France. Il est rattaché au groupe de sociologie des religions et de la laïcité. L'an dernier, il a publié *Billy Graham, pape protestant?* (Albin Michel), une analyse du rôle de cet évangéliste de renommée internationale dans le paysage religieux américain. (S.C. / ProtestInfo)



Qui es-tu pour Dieu?

Vous souvenez-vous? C'était il y a un an, Expo.02 ouvrait ses portes et l'exposition des Eglises *Un ange passe* laissait déployer sept petites cabanes d'interrogations sur les rives du Lac de Morat. L'une d'elle posait la question «*Qui es-tu pour Dieu?*». Retour sur le sujet avec Gabriel de Montmollin, auteur et co-concepteur de l'exposition des Eglises

La vie protestante: Voilà un peu plus de six mois que Expo.02 a fermé ses portes, quel est le sentiment qui domine chez vous avec le recul, notamment à propos de l'exposition des Eglises «Un ange passe»?

Son esclave, son adorateur

Gabriel de Montmollin: *Il y a eu tout d'abord une phase plus personnelle, l'impression de ne plus être dans une atmosphère incroyable, un peu comme une «gueule de bois». Et puis, on s'est mis à admettre que c'était passé.*

Un ange déçu

VP: Est-ce que l'on peut aujourd'hui déjà percevoir une certaine tendance après-expo?

GdM: *Il est vrai qu'on a formidablement vite tourné la page. Cependant, cela me semble donner encore plus de dimension à l'événement quand on y repensera plus tard – en fait,*

je considère que nous sommes actuellement en période de «décantation». Je pense que s'il y a eu un changement; il n'est pas vraiment encore percevable parce qu'il se situe à un niveau qui n'est

Je suis une âme fidèle

pas sondable. Il ne faut pas oublier que avant Expo.02, il y avait déjà eu cinq ans d'attente, de coups médiatiques et de rebondissements, donc ce n'est pas vraiment étonnant que nous ayons rapidement tourné la page.

La volonté d' Expo.02 c'était que tout disparaisse, et aujourd'hui nous assistons à un sentiment embelli de la période de démontage. Cela entraînera une mémoire plus

vive de l'événement après coup. A l'avenir, on aura envie de s'en souvenir. Pour exemple, nous avons vendu plus de livres sur l'exposition «Un ange passe» après le 20 octobre qu'avant. Et c'est tant mieux car le livre avait été conçu non pas comme un guide de l'exposition, mais pour approfondir la réflexion.

VP: Dans le cadre de l'exposition «Un ange passe», un des thèmes était consacré à la question «Qui es-tu pour Dieu». Cette question a suscité beaucoup d'enthousiasme auprès des médias et du public. Quelle en a été la démarche?

GdM: *Bien souvent la question de l'existence de Dieu est posée à l'envers. Dans les enquêtes d'opinion, par exemple, on dit: «qui est Dieu pour toi?». Mais en posant cette question, on ne sort pas des non-dits. Il était important de trouver une question qui permette également à des non-croyants de se positionner par rapport au fait religieux. Il fallait en quelque sorte trouver un moyen pour déjouer la faible culture religieuse actuelle de notre société.*

Dans une première phase, nous avons testé la question autour de nous, parmi nos amis et le résultat était positif. Cela passait bien et notamment auprès des non-croyants qui ne se sentaient ainsi que peu ou pas du tout agressés. Puis, un sondage

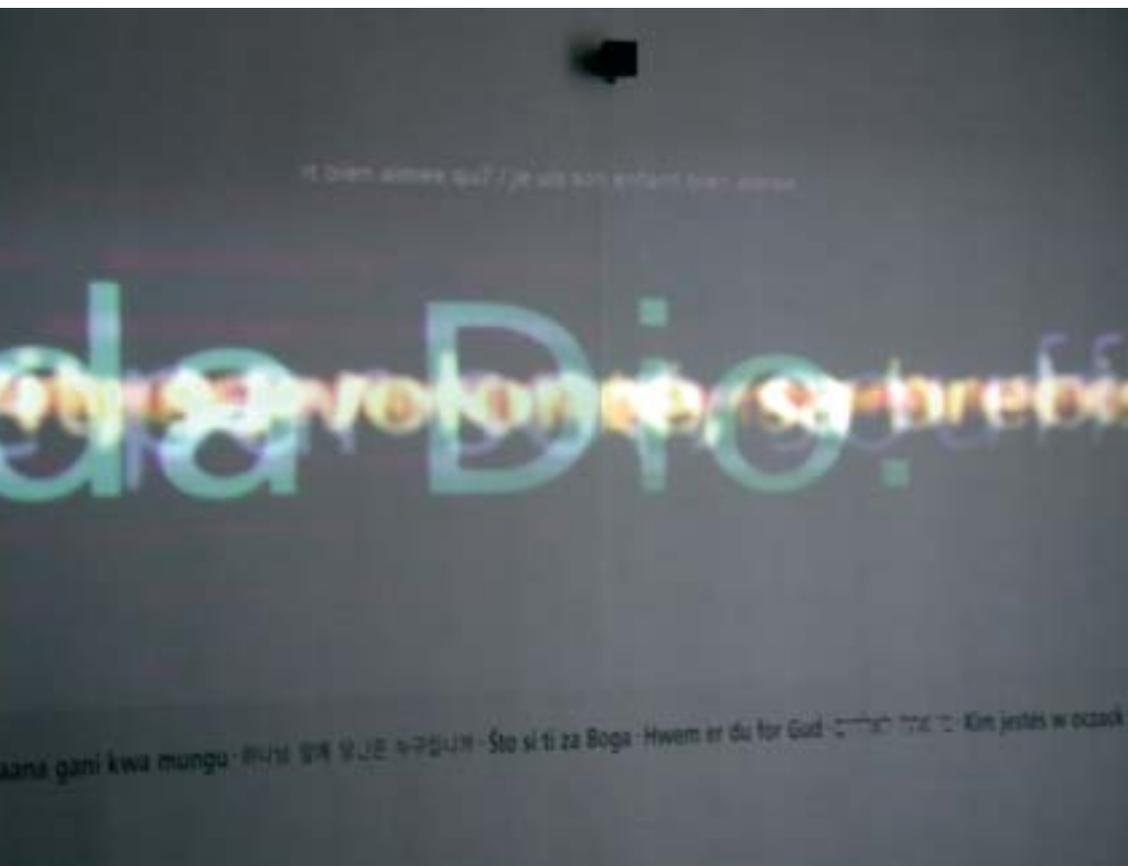


Photo: G. Schubert



fut organisé par un institut spécialisé dans les enquêtes de ce type. Pour cela, l'institut a effectué 1000 interviews. Enfin, sur le site même de l'Expo, 40'000 réponses ont été recueillies dont 20'000 sont réellement utilisables.

Je n'ai pas de Dieu

VP: Que va-t-il se passer avec toutes ces réponses?

GdM: Il existe le projet de publier ces réponses non comme un ouvrage scientifique (avec sondage à l'appui), mais comme un livre qui puisse d'une part, montrer l'originalité de chaque réponse – nous avons recensé des réponses sérieuses, drôles, décalées, impertinentes - et d'autre part, montrer également le fabuleux «effet de masse» possible autour du sentiment d'être «un enfant de Dieu». C'est pourquoi, la publication sera vraisemblablement construite par organisation thématique.

Autrement dit, dans ces réponses, on découvre des choses merveilleuses, à reproduire tel quel et qui soulignent l'originalité de réponses particulières. En même temps, on a aussi des réponses de masse qui méritent une analyse plus sociologique.

Mais cet extraordinaire travail de retranscrire les réponses représente à lui seul un obstacle à une publication rapide... Un ouvrage devrait voir le jour en automne 2003 probablement, si son financement peut être assuré.

Rien, mais je le respecte

VP: Si c'était à refaire, est-ce qu'il y a une autre question que vous aimeriez poser?

GdM: Franchement, je ne sais pas si je poserais d'autres questions. Peut-être celle-ci: «Donnez une bonne raison de ne pas croire en Dieu».

J'essayerais de travailler sur ce qui ne donne pas forcément lieu à une réponse positive. C'est-à-dire de ne pas poser une question du style «Etes-vous pour la paix» parce qu'une question de ce genre, ne peut qu'être répondue par l'affirmative.

Finalement, on a un tel catalogue de formules classiques que, à un moment donné, il faut se triturer un peu les méninges pour prendre le contre-pied d'une situation et trouver une question plus percutante et révélatrice.

Propos recueillis par Katja Müller ■

Je suis pour lui ce qu'il est pour moi

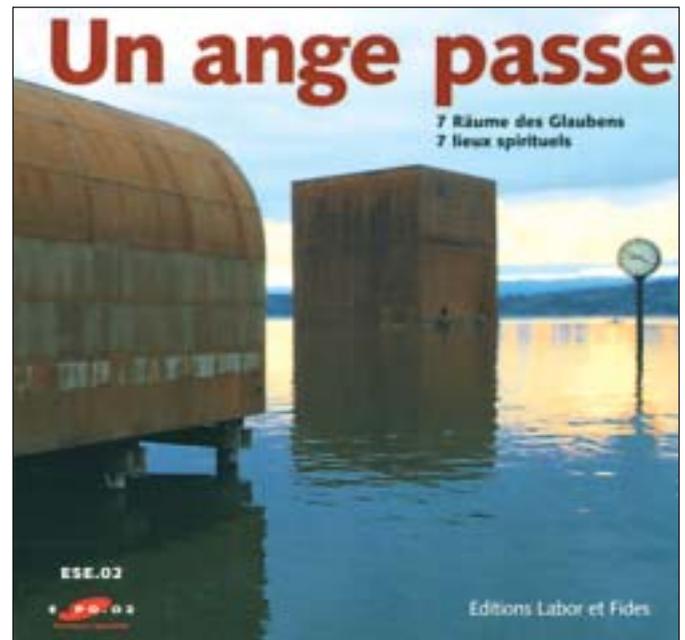


Photo: D. Jordan

Le sondage:

A la question «qui es-tu pour Dieu?», 17% de la population vivant en Suisse répond «un individu», «un citoyen du monde», «moi-même»; 13% disent je suis «son enfant», 12% «une personne», «une créature» ou «un être vivant»; 7% déclarent être «fils» ou «fille», «serviteur» ou «l'outil» de Dieu alors que 6% affirment n'être rien pour lui. Dans les pourcentages moins élevés, signalons les 5% de la population se voyant tels «un grain de sable» ou «une souris», 3% comme un «agneau» ou «un mouton»; 2% sont «amis» ou «collègues» de Dieu, «soleil», «lumière», «étoile» ou «fleur». Cet inventaire surprend par la faible part des «Neinsager» et des non-croyants (env. 7%). Autre révélation du sondage: se considérer comme enfant de Dieu est un aveu transcendant l'âge, l'origine, la langue ou la religion. Ainsi se déclarent enfant de Dieu Jamila, 38 ans, catholique originaire de Syrie; Josuha, 9 ans, juif; Denise, 31 ans, musulmane de Birsfelden; Phuhuy Pham, 14 ans, bouddhiste

originaire du Vietnam; Gérard, 80 ans, réformé de Lausanne, etc. Cette question a également suscité des réponses plus personnelles dont voici une petite sélection: «J'espère que je ne suis pas pour Dieu ce qu'il est pour moi», «Un hérisson distrait», «Un homme qui ne possède pas de carte de membre», «Je ne peux pas le savoir parce qu'il ne me l'a jamais dit», «Je ne suis que le numéro 031961 dans ce monde de fous», «Je me suis reconvertie dans la philosophie pour précisément ne plus être l'objet d'un Dieu», «Un de ses enfants, parfois aimant, parfois turbulent, souvent distrait» (...)

Le livre *Un ange passe, 7 Räume des Glaubens, 7 lieux spirituels* (2002) est disponible en librairie ou aux Editions Labor et Fides, 1, rue Beauregard, CH-1204 Genève, tél. 022 311 32 69, fax 022 781 30 51, www.laboretvides.com, contact@laboretvides.com

PUB



Pour un partenariat équitable

Aujourd'hui, plus que jamais, le soutien à des actions qui permettent un développement durable des pays défavorisés est nécessaire. Au-delà de la politique locale et des crises régionales, le soutien et l'encouragement d'un partenariat équitable avec les artisans et paysans de pays défavorisés sont les objectifs premiers du *Centre écologique Albert Schweitzer (CEAS)* implanté à Neuchâtel depuis plus de vingt ans.



Une ONG originale

A l'opposé d'autres organisations, le *Centre écologique Albert Schweitzer (CEAS)*, créé en 1980, est une ONG de coopération avant tout technique, travaillant avec des partenaires africains et malgaches. Son objectif est clair: soutenir la recherche et la formation, pour permettre aux artisans et pay-

sans locaux de s'approprier des techniques développées pour répondre à leurs besoins.

Si le rôle du *CEAS* est avant tout technique, celui des partenaires est tout autant économique, social, culturel et politique. En effet, pour contrôler la technologie, il faut en maîtriser à la fois la technique et la structure, c'est-à-dire le savoir et le pouvoir. Sa ligne de conduite est de rester dans le domaine du «savoir» et de permettre ainsi aux partenaires paysans et artisans de prendre leur place dans leur société en développant eux-mêmes leurs entreprises et leur «pouvoir».

Présentation de produits à base de karité par des femmes du Sahel lors de l'atelier 2002





Noé Gouba, formateur au centre de Goumtoaga avec un groupe de paysans stagiaires nigériens

Photos fournies par les organisateurs

En vue d'un développement durable, un accent particulier est mis sur une démarche participative impliquant les partenaires et les bénéficiaires du projet en tant qu'acteurs principaux.

Allier l'économie et l'écologie

Dans les pays du Sud, l'écologie est économique ou n'est pas. En appliquant ce principe fondamental, le *CEAS* se limite aux mesures qui allient économie et écologie. En favorisant la capacité d'acquérir le savoir, le faire et le pouvoir, il collabore étroitement avec les bénéficiaires et les responsables de programmes ou de projets tels que paysans, petits commerçants du secteur informel, artisans et femmes.

Son action touche des domaines aussi variés que les énergies renouvelables, la fabrication locale d'équipements à usage villageois et agricole, l'agro-écologie, l'agro-transformation et le commerce équitable.

Pour exemple, l'énergie solaire, le reboisement et le séchage sont à la fois rentables et écologiques: l'exportation de

mangues séchées et de savons de karité relève les prix de ces deux fruits et valorise deux arbres essentiels dans la lutte contre le déboisement.

Le travail en réseaux

Pour répondre aux besoins et aux demandes émanant des partenaires (artisans, paysans et entrepreneurs d'Afrique et de Madagascar), le *CEAS International* a tissé un vaste réseau de compétences techniques auquel il peut faire appel selon les besoins. Le *CEAS* joue alors le rôle d'interface entre le Nord et le Sud.

L'organisation collabore avec différents réseaux, notamment les *Hautes Ecoles Spécialisées de Suisse Occidentale (HES SO)*, l'*EPFL*, l'*Insitut Microtechnique de Neuchâtel*, le *Centre professionnel du Littoral Neuchâtelois (CPLN)* et différents partenaires du secteur privé.

Sur le plan des partenaires financiers, le *CEAS* peut compter sur la collaboration des organisations telles que *Nouvelle planète*, la *DDC (coopération suisse)*, *Brot für die Welt* en



Allemagne, *EWA (atelier de développement)* en Autriche, *HEKS/EPER*, l'Etat et la Ville de Neuchâtel. Des dons privés et de collectivités publiques suisses ainsi que les *Associations de soutien du CEAS* (Neuchâtel, Vaud et Genève) complètent la liste.

Le rôle du *CEAS International* est aussi d'identifier les pôles de compétences techniques disponibles au Sud dans le but de développer et mettre sur pied des échanges Sud-Sud.

Le *CEAS* tent donc à contribuer à l'amélioration des conditions de vie des populations par des mesures qui allient économie et écologie. Il recherche et favorise les secteurs d'activités qui permettent de valoriser les ressources des populations et de leur environnement. Et ceci dans le but d'une gestion autonome à longue durée.

Propos recueillis par Katja Müller ■

Les activités du CEAS

Les actions du *CEAS* ont permis à ses partenaires du Sud de s'approprier et d'exploiter de nombreuses techniques. 500 chauffe-eau solaires, 180 pompes annuelles, 200 séchoirs solaires ou à gaz ont été installés. Au Burkina Faso près de 300 familles vivent du séchage (100 tonnes par an de mangues séchées sont exportées par des organisations locales indépendantes dans le cadre du commerce équitable européen). En août 2002, une vinaigrerie artisanale pour la production locale de fruits tropicaux et de mangues en particulier a été mise en place.

Unique: en septembre 2002, le *CEAS* met en service, à Ouagadougou, le premier frigo solaire réalisé en Afrique.

Concernant son actualité, et outre la reconnaissance de la qualité de son vinaigre de mangue, le *CEAS* a vu son travail reconnu et récompensé au Burkina Faso: le directeur international (bureau à Neuchâtel), Daniel Schneider, et le directeur du *CEAS Burkina Faso*, Michael Yanogo, ont tout deux reçu en décembre 2002 une médaille du mérite des mains du président de la République du Burkina Faso.

Association COSE

Pour permettre à ses partenaires du Sud d'avoir accès à un réseau de commerce équitable au Nord, mais aussi dans le but de s'introduire dans ce secteur de marché alternatif, le *CEAS International* a participé à la création de l'association *COSE (Commerce Solidaire Equitable)*.

La *COSE* est un réseau de 7 institutions (*TerrEspoir, Andines, Kalebasse, Le Balafon, Genève et Tiers-Monde, Fair World* et *CEAS*) actives dans le commerce équitable ou sa promotion.

Informations et rapport d'activités disponible:

Centre écologique Albert Schweitzer (CEAS)

CEAS International

Rue de la Côte 2, 2000 Neuchâtel

Tél. 032 725 08 36, fax 032 725 15 07

Email: ceas.ne@bluewin.ch, www.ceas-ong.net

Propos recueillis par K.M. ■

De Ouaga à Tana... et maintenant Dakar, pour des échanges Sud-Sud

Si Ouagadougou au Burkina Faso représente bel et bien le centre de compétence en matière de recherche et formation du *CEAS International*, l'objectif de l'*ONG* est évidemment de faire bénéficier tout le Continent africain de ses acquis. Ainsi, sur le thème adopté pour son 20ème anniversaire, depuis quelques années le *CEAS* de Neuchâtel multiplie les contacts et encourage les échanges Sud-Sud et soutient de nombreuses formations techniques en Afrique par les compétences locales. C'est ainsi qu'en 1998 le *CEAS International* a permis le démarrage d'unités de séchage à Antananarivo, Madagascar, et que l'an passé le *CEAS Burkina Faso* a accueilli une mission de 6 artisans sénégalais en quête de nouvelles techniques à s'approprier. C'est dans la région de Thiès au Sénégal que les premières activités du *CEAS* dans ce pays pourront démarrer avec divers partenaires locaux dont la fédération nationale des artisans du Sénégal.

Pour ces différentes actions, pour permettre à des artisans d'acquérir de nouvelles compétences et diversifier la production de leurs ateliers, pour donner la possibilité à des groupements féminins d'améliorer la qualité de leur production de fruits séchés, de beurre ou de savon et encourager la création de micro entreprises indépendantes, toujours avec le souci d'allier l'économie et l'écologie, le CEAS International de Neuchâtel a besoin de votre soutien.

Il vous en remercie d'avance très chaleureusement.

CEAS à Neuchâtel, CCP: 20-888-7

Daniel Schneider ■



Crêt-Bérard fête ses 50 ans

Havre de paix au milieu des prairies et des chants d'oiseaux, entre Tour de Gourze et Mont-Pèlerin, *Crêt-Bérard* fête 50 ans de fidélité à sa vocation première : offrir un lieu de rencontre, de partage et de ressourcement pour se recueillir, reprendre confiance, se laisser habiter par un silence fécond, mais aussi pour dialoguer. Les festivités ont démarré avec le partage du pain de Pâques, enfourné sur la colline, et se termineront par une journée de réjouissances.

«Une étape inspirée et harmonieuse pour travailler, se recueillir, se retirer, se rencontrer». La plaquette de présentation de la maison dont l'Eglise s'est dotée il y a 50 ans dans un grand élan d'enthousiasme des jeunes paroissiens (JP) de l'époque, donne du lieu une image idyllique, tout en soulignant l'accueil très professionnel qui est réservé aux hôtes. Le temps des dortoirs et des pique-niques sortis des sacs est bien révolu.

Pour pouvoir recevoir aussi bien des hôtes en retraite, des groupes de jeunes, des participants à des stages de formation et de développement personnel, que des groupes hors Eglise, venus suivre un séminaire, *Crêt-Bérard* a professionnalisé son accueil hôtelier. Plus de 100 lits, 8'000 nuitées, 20'000 journées d'hôtes et 30'000 repas par an, ça ne se gère pas à la bonne franquette. Mais l'esprit des lieux a été respecté: on peut toujours y faire une retraite en toute quiétude, y écrire, - des écrivains et des étudiants s'y installent pour pouvoir rédiger en paix un livre ou un mémoire -, sans être dérangé par un groupe d'apprentis en cours de formation ou par les participants à une retraite d'enfants.

Souvenir lumineux

Des générations sont passées à *Crêt-Bérard* et ont emporté du cloître en pierre ocre du Jura, un souvenir lumineux. «Pour moi, *Crêt-Bérard* a été un chantier de jeunesse qui m'a donné des cals au main, à force de creuser des tranchées pour les canalisations d'eau!», raconte le pasteur Maurice Terrail qui a contribué à coups de pioche à donner forme au rêve un peu fou de l'aumônier de la jeunesse Albert Girardet, d'édifier un centre de rencontres. Le rêve rallia des milliers de jeunes, enthousiastes.

Pour Noëlle, *Crêt-Bérard* lui a permis de se retrouver, en pleine tourmente personnelle, de donner sens à des paroles de l'Evangile qu'elle a soudain pu mettre en rapport avec sa vie, lors d'une retraite de la semaine Sainte.

Trois offices jalonnent les journées depuis les débuts de la maison-cloître. «On tient à ces moments de liturgie et de prière qui permettent de reprendre souffle», explique Pierre-André Pouly, le cinquième résident de *Crêt-Bérard*, ils sont un point de repère. Souvent, on lâche tout pour y assister». Il insiste aussi sur l'accompagnement pastoral proposé à ceux qui le désirent.

Précieuse indépendance

Crêt-Bérard est dirigé par un Conseil de fondation, ce qui lui assure une indépendance et une liberté de mouvement dont se félicite le maître de céans. «On ne dépend pas de chaque rhume du Synode! souffle-t-il dans un sourire, il nous faut donc compter sur un financement indépendant et nos propres ressources, et en chercher au besoin, pour pouvoir tenir nos engagements financiers». L'accueil d'hôtes extérieurs à l'Eglise permet de faire tourner la maison et d'assurer une grande diversité d'activités, qui vont du stage d'art thérapie à la retraite ignacienne, en passant par les cours de développement personnel, les ateliers bibliques sur des textes hébreux et grecs avec Lytta Basset, les veillées littéraires, les rencontres de *Crêt-Bérard*, et les tables rondes où croyants de tradition juive, chrétienne, bouddhiste et musulmane dialoguent ensemble.

Nicole Métral ■

Les festivités du 50^e en bref

Dimanche 22 juin 03: une marche ouverte à tous convergera vers la colline où diverses animations, un spectacle et une célébration attendra les pèlerins.

Samedi 27 septembre 03: une journée anniversaire sur le site.

Informations:

Crêt-Bérard - La Maison de l'Eglise et du Pays

Case postale 27 - CH - 1070 Puidoux

Tél.: +41 (0)21 946 03 60

Fax: +41 (0)21 946 03 78

info@cret-berard.ch



Photo: L. Borel

Violence dans les services sociaux

L'usager: coupable ou victime?

Depuis quelques années, on dénombre de plus en plus de situations et d'actes de violence dans les services sociaux. Parallèlement, les polices de chaque canton dénoncent une augmentation très importante de la délinquance, notamment auprès des mineurs. Depuis l'entrée en vigueur de la LAVI (Loi sur l'Aide aux Victimes d'Infractions) et la mise en place des Centres de consultations LAVI, on ne cesse de souligner l'accroissement des cas de violence dénoncés.

La violence, est-elle un phénomène nouveau ou un phénomène enfin dénoncé et, aujourd'hui, reconnu?

La question est complexe et mériterait une réponse tenant compte de nombreux paramètres (date de création des Centres LAVI, de mise à disposition de lieux d'accueil pour victimes de violence, d'outils statistiques, etc.).

Notre propos, ici, ne consiste ni à établir des statistiques, ni à comparer des données, mais davantage à relever une tendance nouvelle dans le comportement des usagers des services sociaux. L'agressivité, la violence, dont font preuve parfois certains usagers n'est certainement pas un élément nouveau en soi, mais il tend à devenir de plus en plus fréquent avec, pour corollaire, un sentiment d'insécurité croissant auprès des travailleurs sociaux et de l'ensemble du personnel de ces services.

Le travail social – nouvelle définition

Se former, s'engager dans le travail de relation d'aide est un choix qui n'est pas opéré par hasard. On ne s'improvise pas assistant social: «aider l'autre» est une profession. Les seuls «vocation» et «amour du prochain» ne suffisent pas. Les métiers du social ont beaucoup évolué et se sont modifiés depuis leurs origines. Comme la plupart d'autres professions, l'évolution de la société et de ses mœurs bousculent et questionnent considérablement les professionnels dans le cadre de leurs interventions.

Les laissés-pour-compte de l'avancée technologique

Parallèlement, les membres de cette société, à la fois générateurs et acteurs de ces changements, évoluent et voient leur vie se transformer grâce aux merveilleuses avancées de la technique. Ces mutations si profitables, en apparence, entraînent des effets indésirables, voire pervers. En effet, hier, la machine remplaçait de nombreux hommes et aujourd'hui de nombreux hommes sont remerciés au profit du porte-monnaie de quelques-uns. Dans ce système, on serait tenté de constater qu'il y a beaucoup d'appelés pour peu d'élus. Et ceci n'est qu'un exemple.

Redistribution des rôles

Depuis plusieurs dizaines d'années, notre société vit des bouleversements tant au niveau technologique, qu'au niveau humain. En effet, les rôles ont été redistribués. L'homme, la femme et l'enfant ont pris de nouvelles places. Notre société s'est imposée de nouvelles règles. Certaines valeurs nous ont échappé au profit d'autres et aucune priorité n'a été redéfinie. La consommation immédiate,

l'instantanéité, le «tout, tout de suite» ont pris la place de la réflexion et de la patience.

Les lacunes de notre société

Aujourd'hui, notre société souffre des lacunes qu'elle a créées. Elle souffre de ces exclus du monde du travail. Elle pâtit de voir ses enfants grandir sans réels repères... ni pères, parfois! Elle regrette les liens entre les individus qu'elle ne parvient plus toujours à entretenir ou maintenir. Elle subit l'absence de certaines valeurs et la confusion des priorités.

Assurances tout risque!

Notre société a pourtant tenté de donner de nombreuses réponses aux problèmes de la vie. Elle a conçu des assurances pour «tout», prévoyant chaque risque. Elle a tenté de penser à tout pour que chacun dispose d'une place. Elle a juste oublié que tout système, aussi louable soit-il, produit des exclus, des personnes qui ne sont plus entendues, des appelés non élus (que nous sommes tous potentiellement) auxquels elle n'a laissé, pour expression, que la violence.

Mais que sont donc devenus le respect, la tolérance, la solidarité...?

Isabelle Baume ■

assistante sociale (CSP La Chaux-de-Fonds)



Photo: P. Bohrer

Informations:

CSP, Neuchâtel

11, rue des Parcs, 032 722 19 60

CSP, La Chaux-de-Fonds

23, rue Temple-Allemand, 032 968 37 31

Chronique assurée en collaboration avec le





Neuchâtel | *Genèse apocryphe*

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre... Et bien non figurez-vous c'est faux!

Le premier jour Dieu créa la vache et dit:

«Au champ, tu iras
Y brouter l'herbe et le pissenlit.
Supporter le soleil, la chaleur tu devras !
Pour soutenir le fermier,
Des veaux, tu auras;
Sans compter le lait que tu fourniras,
En Matinée et en soirée».

Dieu dit:

«En vérité,
En vérité,
Pour ce faire, je te donne 60 ans de durée de vie».

Mais la vache beugla et répondit :

«Ô tout puissant, puisse dans ton immense bonté
Avoir pitié,
Car c'est labeur que cette vie!
J'accepte vingt années,
Et te rends les 40 autres années».

Dieu répondit :

«Tu es une brave bête: tu auras 20 ans de durée de vie!».

Le deuxième jour, Dieu créa le singe et dit:

«Les hommes, tu amuseras;
Des pirouettes et singeries tu feras;
Et tu excelleras en diverses acrobaties».

Dieu dit:

«En vérité,
En vérité,
Pour ce faire je te donne 20 ans de durée de vie».

Le singe poussa un cri et dit:

«Faire des singeries pendant 20 ans?
Être le miroir d'un autre primate plus intelligent?
Non merci!
La vache t'a rendu 40 ans;
C'est 10 que je te rends».

Dieu répondit :

«Tu es une bête sage: tu auras 10 ans de durée de vie!».

Le troisième jour, Dieu créa le chien et dit:

«Assis toute la journée sur le seuil de la porte de la maison, tu seras;
Sur quiconque et à tout moment tu aboieras;
Fidèle tu seras pour la mort comme pour la vie».

Dieu dit:

«En vérité,
En vérité,
À toi je te donne 30 ans de durée de vie».

Le chien aboya et dit:

«Tu es trop bon ô grand maître de tout ce qui vit,
Mais pour aboyer c'est trop long,
Sans façon.
J'accepte 15 années,
Et te rends les 15 autres années».

Dieu répondit :

«Tu es une brave bête: tu auras 15 ans de durée de vie!».

Le quatrième jour Dieu créa l'homme et dit:

«Les fruits des vergers tu mangeras;
Les bêtes tu soumettras;
La création tu domineras;
L'amour tu feras jour et nuit;
La sieste le septième jour tu feras».

En vérité,

En vérité,

À toi je te donne 20 ans de durée de vie!

Que ce soit écrit!».

L'homme répondit:

«Comment veux-tu qu'en 20 ans tout soit accompli?
Jamais, je ne pourrais célébrer la création,
Et encore moins te louer avec attention.
Écoute ô grand Dieu créateur,
Je prends mes 20 ans;
Les 40 ans que la vache a rendus sur l'heure,
Les 10 ans du singe,
Sans oublier du chien ses 15 ans,
Et tout ça sans remue-ménages
Si les comptes sont juste cela fait 85 ans?».

«Marché conclu dit Dieu qui se réjouissait d'avoir créé cet être si intelligent!».

Aucun rapport avec la réalité, me direz-vous? Genèse idiote et bête en plus d'être impertinente? Pas si sûr car en y réfléchissant bien, ce Commencement d'en dessous des tiroirs, a de drôles d'échos, à voir comment vit l'homme. Pour un peu on se demanderait si nous ne suivons au contraire pas à la lettre ce texte car l'homme:

- Ne passe t-il pas ses 20 premières années à manger, boire, dormir, jouer et s'amuser souvent aux dépens d'autrui?
- Ne passe t-il pas les 40 années suivantes à travailler comme une bête de somme pour entretenir famille et pique-assiette?
- Quant aux dix années suivantes ne sont-elles pas consacrées aux singeries en tout genre à faire devant les petits-enfants?
- Et puis les 15 dernières années ne les passe t-il pas, l'homme, à crêcher devant sa niche et à aboyer sur tout ce qui passe?

Dites-moi que je me trompe énormément!



Foi et musique

Foi et musique: la *Vie protestante neuchâteloise* vous invite à rencontrer des musiciens neuchâtelois qui se produisent régulièrement en église. Une façon de partir à la découverte de l'histoire de gens tout près de chez nous et d'en savoir plus sur leur façon de vivre leur art en lien avec leur spiritualité. Ou le contraire. Interview de Gilliane Lehmann.



Gilliane Lehmann, a été diplômée de chant en 2000 dans la classe de Marianne Hofstetter au Conservatoire de La Chaux-de-Fonds. Elle suit actuellement un perfectionnement au Conservatoire de Lausanne.

La vie protestante: Bonjour Gilliane, vous êtes sur votre 31 aujourd'hui!

Gilliane Lehmann: Oui, je suis en tenue de concert car nous jouons cet après-midi avec le quatuor Souhara dans le cadre

Écrire et chanter. Deux expressions indissociables pour Gilliane Lehmann.

d'une réception donnée par l'association ELA qui lutte contre une maladie très particulière. Nous nous produisons donc cet après-midi à l'Hôtel du Parc de Martigny en présence des différents parrains de l'association, dont Zidane, Anae, Yann Lambiel pour ne citer qu'eux.

VP: comment se compose votre quatuor et que signifie son nom?

GL: *Souhara signifie «voix» en indonésien, il se compose de deux harpistes, d'une flûtiste et de moi-même (chant). Nous interprétons des mélodies de comédies musicales connues, des musiques de film et du folklore israélien.*

VP: Quelles sont vos ambitions pour ce quatuor?

GL: *Le groupe est relativement jeune, nous nous cherchons encore et notre répertoire est en voie de formation. Mais le style plaît, nous avons participé aux Coups de cœur d'Alain Morisod à Noël l'année passée (Souhara s'était produit au concert de Noël retransmis le 23 décembre sur la TSR. Ndlr.) et nous attendons une réponse pour les prochaines fêtes de Genève.*

VP: La foi a-t-elle joué un rôle dans votre choix de faire de la musique votre métier?

GL: *Je n'ai jamais été attirée par le succès. Adolescente, je n'étais fan de personne, j'ai toujours préféré l'originalité. Le métier de musicien m'a plutôt servi d'alibi pour exprimer ma foi. Cela m'est d'autant plus facile lorsque je compose. Je considère vraiment mon don comme venant de Dieu. Je ne m'en attribue pas un honneur particulier, mais plutôt une responsabilité. Chanter, c'est pour moi «rendre» à Dieu le don qu'il m'a fait, en le partageant avec d'autres.*

VP: Est-ce une souffrance pour vous lorsque vous devez interpréter des œuvres sans lien avec votre foi?

GL: *Il n'y a pas que le contenu ou les paroles. Pour transmettre quelque chose il y a aussi le cœur qu'on y met. L'attitude, c'est un message en soi.*

VP: Votre foi a-t-elle une influence dans vos relations, en particulier lorsque vous rencontrez des musiciens pour un projet de courte durée?

GL: *Je ne fais pas du sujet de la foi un passage obligé! J'ai remar-*

qué qu'une fois dépassé les banalités d'usage, on arrive assez vite à échanger à propos de ce qui a de la valeur, ou sur la question de ce qui fonde nos valeurs. Arrivé à un certain point de la discussion, j'affirme volontiers ce que je crois, c'est important pour moi d'être claire vis-à-vis de mon interlocuteur. Mais j'ai aussi constaté qu'on me juge plus sévèrement dès le moment où je me suis «déclarée»!

VP: Comment expliquez-vous cela?

GL: *J'attribue ça au fait que les gens ont très souvent une image de la foi chrétienne très axée sur le «faire», sur le «tu dois». On comprend mieux dans ce cas une attitude défensive face à ce qui s'apparente à un système de contraintes. Il manque souvent la vision de la grâce, celle qui rend la vie tellement plus pleine. On se sent alors accepté et on ose prendre des risques. On n'attend pas non plus d'être parfait pour partager ses convictions.*

VP: Pensez-vous que le musicien soit un être plus enclin à la spiritualité que les autres?

GL: *Un musicien est davantage confronté à une réalité spirituelle, mais ce n'est pas le seul! Le scientifique ou le jardinier sont eux aussi en contemplation permanente. Ils travaillent un domaine qui les dépasse et qui les dépassera toujours, comment pourraient-ils ne pas s'interroger sur ce qui a présidé à tout cela? Pourtant, leurs réponses aux interrogations ne sont pas toujours métaphysiques, il y a aussi des visions très mécanistes très répandues dans une sorte d'élite musicale. Je ne m'y reconnais pas du tout.*

VP: Où peut-on vous entendre chanter?

GL: *Je chante à la Paroisse de St-Aubin. Son pasteur Antoine Borel a en effet voulu rendre ce lieu de culte propice à une méditation musicale.*

Propos recueillis par Pierre-Alain Heubi ■



Photo: Organisateur

Souhara, composé de Claire-Lise Renevey (harpe), Nadia Gigandet (harpe) Caroline Schlaeppy (flûte de pan) et Gilliane Lehmann (chant)

Pour en savoir plus, l'artiste dispose d'un site internet à l'adresse suivante: www.gilliane.lehmann.net

«Vie sur Terre»

C'est un Temple du Bas deux fois rempli qui a ovationné l'œuvre de John Featherstone les 16 et 17 avril derniers. Retour sur un spectacle de Pâques dont le sujet n'a pas fini de nous interpellier.

Plus de 100 choristes, issus pour une moitié de la *Chorale de La Rochette (Eglise évangélique libre de Neuchâtel)* et pour l'autre de chanteurs en provenance des divers chœurs paroissiaux, ont uni leur passion du chant pour célébrer la Passion au travers de cette cantate-spectacle. Pascale Bardet, professeur au *Conservatoire de Neuchâtel*, est à l'origine de cette réalisation d'envergure. Rien d'étonnant puisque cette femme dynamique nous a confié son amour pour les «gros projets». Encore fallait-il une rencontre avec la musique de Featherstone – un musicien d'origine anglaise composant en français – pour entendre Pascale Bardet s'exclamer «*Voilà ce qu'il faut faire chez nous!*». Certains ont encore en mémoire *Chemin*

Pâques : retour à l'innocence

La voix du garçon de 10 ans me saisit, glaciale et tranchante: «*Entre dans la lumière*». Je ne sais encore rien, pourtant je sais déjà que rien de ce qui va suivre n'aura à voir avec un divertissement... Un enfant dès le début, pourquoi? Il s'en trouve d'autres au sein du chœur, dont les timbres s'unissent à l'harmonie des voix adultes. Se succèdent alors les rencontres: Jean-Baptiste nous emmène à acclamer l'*Agnus dei* au bord du Jourdain – un passage choral qui intègre le latin. C'est dans le désert, face au tentateur que la voix du Christ se fait premièrement entendre, François Reymond – un chanteur professionnel neuchâtelois d'origine – nous chante et nous campe un Christ à

la fois digne, avenant et sensible. Ses vis-à-vis se succèdent, Nicodème, Pierre, la foule... les chanteurs «militiens» s'acquittent de leurs soli de façon remarquable. Aux scènes extraverties se succèdent les intermèdes plus doux, rappelant à l'intériorité.

«Notre Père»

A la requête «*Seigneur, apprends-nous à prier!*» suit la réponse que l'on connaît. Ce chant du Christ est ensuite repris par le chœur, illustrant ainsi l'humanité désireuse de redire cette prière nouvellement inaugurée. De l'Amen grandiose, on redescend au tout simple, par les voix d'enfants.

Redevenir comme eux

L'innocence comme style de vie du royaume de Dieu? C'est en filigrane le message induit

de Pâques joué à Pâques 2000 et 2001. En 2003, c'est une fresque de la vie du Christ intitulée *Vie sur Terre* et composée en 1998 par le même John Featherstone qui a mis en émoi la cité de Farel. L'auteur nous emmène sur les chemins de l'Évangile au-devant d'un Christ tout-humain. Son écriture sensible nous conduit à l'essence même du message, sans sacrifier à la romance. On relèvera encore un subtil mariage entre un art choral de style classique et l'accompagnement musical – une bande-son – dans une ligne rock-jazz contemporain. «*Apporter le message de Pâques au cœur de la ville, autrement qu'en allemand ou en latin...*», Pascale Bardet en rêvait, nous y avons goûté.

que Featherstone a me semble-t-il voulu transmettre. Il n'est aucune envolée du chœur adulte qui ne soit comme visitée – sinon finalisée – par le chœur d'enfant, tel un sceau d'accréditation. «*C'est à eux qu'il vous faut ressembler si vous voulez me suivre!*». De trame de fond, ce message devient explicite lorsque entouré par des enfants, le Christ s'exclame «*Accueillez-les en mon nom!*». Béatitudes, engagement à construire sur le roc, nous conduisent aux portes de Jérusalem. Nous n'y entrerons pas.

Au-delà de la mise en scène

Featherstone choisit de nous laisser à l'extérieur de la ville tandis que Jésus en franchit la porte. Jouer la suite serait porter





ombrage à l'Évangile lui-même. Mais il m'appartient de passer la porte, si je le veux bien. Si je veux bien quitter mon rôle de spectateur et renoncer à mon regard analytique, à mes yeux d'adulte. Ce sera mon chemin de croix... la seule façon de renaître au royaume d'amour.

Lazare sors!

Le message de la résurrection, l'auteur nous le transmet par l'épisode de la mort de Lazare. Cette scène termine le spectacle

en apothéose. La chorale voit son harmonie transcendée, le jeu des acteurs et des lumières se font plus dramatiques... l'émotion est à son comble quand Marie - Christine Reymond - lance du plus profond d'elle-même «*Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort...*» Dans la souffrance et la révolte exprimée, le cœur humain s'ouvre enfin à Dieu, l'innocence n'est plus très loin. Du fond du tombeau la vie peut enfin jaillir.

Pierre-Alain Heubi ■

Plus de 100 choristes réunis pour un vibrant «Vie sur Terre».



Le Christ - François Reymond - attentif à l'enfant, un message très fort dans la fresque de Featherstone.



Aimer ou réussir... Il faut choisir!

Avec *Choses secrètes*, le cinéaste français Jean-Claude Brisseau dévoile le corps féminin comme ultime moyen de réussite sociale.

Sorti en catimini en France durant l'automne dernier, le dernier film de Jean-Claude Brisseau a suscité l'engouement de la critique, au point de trouver son public. Alertée, la société de distribution romande *Agora*, spécialisée dans le (bon) cinéma français nous donne aujourd'hui l'opportunité de découvrir cette œuvre singulière réalisée par un chrétien libertaire plutôt dérangerant...

Un instrument de pouvoir

Jeunes filles sans avenir, Sandrine et Coralie se font le serment d'échapper à leur condition peu enviable. Rêvant de gravir au plus vite l'échelle sociale, elles décident d'utiliser leurs corps avec tout le cynisme et le mépris des autres que cela suppose, en se donnant pour règle de ne jamais tomber amoureuses. L'une et l'autre se font alors engager comme simples secrétaires dans une entreprise dont le jeune et beau héritier s'apprête à reprendre les rênes... Avec une franchise parfois très crue, Brisseau retrace leur initiation vénales dans un univers où prédominent le mensonge et la dissimulation. Ce faisant, il est très proche des thèses d'un Houellebecq qui, aujourd'hui, voit dans le sexe la forme la plus éprouvée du pouvoir, sa maîtrise absolue ouvrant toutes les portes.

Mystérieuse sexualité féminine

Selon son habitude, l'auteur de *Bruit et de fureur* œuvre dans un registre très particulier, un mixte de réalisme et de fantastique tissé de métaphores d'inspira-

Brisseau ou la mystique du réel

Né en 1944 à Paris, Jean-Claude Brisseau a passé vingt ans à enseigner dans les écoles des banlieues les plus difficiles. Passé au cinéma, il a gardé de cette expérience un respect indéfectible du réel et une déférence très marquée pour les plus faibles. C'est aussi l'un des rares cinéastes français à se dire profondément chrétien, tout en vouant à Marx, à Freud et aux philosophes hindous une admiration non dissimulée... Ce profil singulier a produit l'une des œuvres les plus originales du cinéma français, des films à nuls autres pareils que le public, désorienté, ne sait trop comment prendre. De fait, seul *Noce blanche* (1994) a été un succès, Vanessa Paradis oblige!

Un jeu brutal (1982), *De bruit et de fureur* (1987), *L'ange noir* (1994), *Les savates du bon dieu* (2000), *Choses secrètes* (2002)... Dans tous ses films, Brisseau tire le portrait convulsif d'un monde investi par le mal, où la grâce semble introuvable, mais en s'efforçant de découvrir quand bien même un sens qui justifierait le scandale permanent de l'existence. Cette approche contradictoire confère à sa mise en scène un aspect mi-réaliste mi-fantastique déconcertant. En résumé, le cinéma qui cherche à garder la foi est forcément de l'ordre du fantastique! Seul le lumineux *Céline* (1994) échappe à ce pessimisme généralisé, dans le sens où il est tout entier du côté de la croyance, du surnaturel. Avec Ordet (*La parole*, 1955) du Danois Carl Theodor Dreyer, c'est l'un des rares films de l'histoire du cinéma à mettre en scène des miracles comme allant de soi, sans sombrer dans le ridicule. (V.A.)



tion chrétienne.

Partant, il est à même de dénoncer non sans ironie ce concept très tendance d'accomplissement qui exige de renoncer complètement à l'amour et au désir sexuel, tout en continuant à simuler l'un et l'autre pour la bonne cause... Eh oui, les vœux de chasteté ne sont plus ce qu'ils étaient! En empathie avec ses héroïnes, Brisseau se garde bien de les juger, car il sait de quel milieu désespérant elles proviennent. Mieux

encore, et c'est peut-être la part la plus intéressante du film, l'on sent le cinéaste troublé par ce jeu qui fait de la sexualité féminine un mystère total... Voyons, un homme, un vrai, ne peut se contrôler ainsi!

Vincent Adatte ■

Média(t)titude

Mieux vaut prévenir que guérir, c'est bien connu. Les Américains, comme de coutume, ont une longueur d'avance. Voilà-t-il pas que des magasins offrant une panoplie d'objets et de gadgets plus ou moins utiles en temps de guerre jaillissent un peu partout autour du fameux *Ground Zero*. On les appelle des «*safer America shop*» et on y trouve à peu près tout ce qui permet de prévenir les attaques terroristes et autres violences urbaines. Franchement à côté de la tente à oxygène pour bébés, du kit de survie alimentaire, du parachute personnel et de l'arme déguisée en portable, le couteau suisse fait piètre mine!



xxx

Gentes gens, la guerre est une affaire de bêtes. Nous connaissons les chevaux de cavalerie, les éléphants d'Hannibal, les pigeons voyageurs de l'espionnage, les dauphins chercheurs de mines sous-marines. Eh bien l'armée américaine aurait trouvé encore mieux: elle utiliserait des macaques pour le déminage terrestre. Le principe est fort simple, le voici: vous prenez quelques macaques, vous les lâchez dans le périmètre que vous souhaitez fouler, et vous les suivez. Dès qu'un macaque saute, changez de direction. Au-delà de l'économie humaine, l'avantage est que cela légitime enfin les comportements simiesques des militaires.

xxx

La ville de la Chaux-de-Fonds avait installé ces fameux drapeaux arc-en-ciel «*Pace*» le long du POD, affichant la vivacité bariolée des partisans de la paix au cœur même de la ville. Or, d'obscurs terroristes nocturnes, peut-être un peu gris, en ont subtilisé quelques-uns. Au lieu de voir rouge, les autorités ont fait dans la nuance, demandant aux coquins du noir soit de restituer le butin à qui de droit, soit de l'afficher à leurs fenêtres. En temps de guerre, il faut savoir avaler des couleurs...

xxx

La guerre fait vendre, les médias en sont bien conscients. Bombardements, combats fratricides, victoires éclatantes: la guerre est à la une, le public en redemande. Mais lorsque tous les médias jouent le même jeu, le sensationnel devient la norme, il faut à nouveau se distinguer. C'est ce que fait, entre autres, NBC, la chaîne américaine en interrogeant ses «*experts*» en psychologie sur les dégâts de santé causés précisément par la diffusion des images de guerre: le syndrome du stress et de l'anxiété induits par la guerre. Bref, consommez, chez nous, la crainte de la peur que nous vous vendons également: c'est le tout en un, l'offre qui crée la demande, le cercle de consommation parfait. Et la réalité là-dedans? Soyons sérieux: nous parlons de produits médiatiques, la vérité ne fait plus recette.

xxx

Avril 2003 ~ stop ~ Congo: un millier civils tués ~ stop ~ Bangladesh: 60 personnes noyées ~ stop ~ Cachemire indien: 24 hindous massacrés ~ stop ~ Honduras: plus de 66 morts dans prison ~ stop ~ Bolivie: 200-300 morts suite glissement terrain ~ stop ~ Nigéria: 100 noyés suite émeutes ~ stop ~ Tchétchénie: aucune donnée ~ stop ~ . tut, tut, tut, tut, tut, tut, ligne occupée tut tut tut. Médiattitude: focalisation sur guerre en Irak ~ stop.

Paradisique



Le paradis pour des douahiers, c'est quand une crèche réalisée en cocaïne pure d'un poids de trois kilogrammes et d'une valeur estimée à environ un million et demi d'euros est réceptionnée à la douane. Le destinataire du paquet s'est fait passer pour un collectionneur expert d'objets sacrés et a expliqué venir chercher «*une pièce unique d'art d'Amérique du Sud*». L'histoire ne dit pas si l'âne, le bœuf et toutes les figurines de la crèche réalisées en cocaïne pure ne fredonnaient pas sur un air de «*Dieu est un fumeur de havanes*».



Infernal

Panne d'inspiration, agenda over-booké, dépression: tel est l'enfer qu'endurent certains pasteurs à l'approche du dimanche et de la prochaine prédication. Comment faire un culte, quand on n'a soudain rien à dire? Pour universel qu'il soit, ce problème a reçu une solution en Grande-Bretagne, où un site Internet (www.lastminutensermon.com) propose aux pasteurs anglicans des sermons passe-partout, «*pleins de bon sens et prêts à être prononcés*». Ceux qui en doutaient encore seront rassurés: on peut faire des cultes avec des prédications vides de sens. Mais vu la polémique actuelle autour d'un pasteur qui, lui, avait quelque chose à dire le 9 mars dernier à la Collégiale, le Conseil synodal de l'*EREN* ne devrait-il pas mettre sur pieds un tel site, afin de ne plus connaître l'enfer de devoir faire face à des sermons qui disent des vérités?

Page élaborée par: Sébastien Fornerod, Guy Labarraque, Pierre-Yves Moret, Katja Müller, Fabrice Demarle.



DES RELIGIONS DE TOUTES LES COULEURS



Le procès des religions est plus que jamais engagé en ce début de siècle. Soit on les accuse d'alimenter, sinon de fomenter les conflits les plus violents; soit on constate qu'elles connaissent un regain d'intérêt et de curiosité. Jamais par exemple, sous nos climats occidentaux, les religions d'origine asiatique n'ont fait l'objet d'une telle attention. Au même moment, c'est aussi vrai, les institutions de nos religions traditionnelles souffrent d'un déclin notoire. Le livre de Jean Dumas vient donc à son heure. Il est simple, direct, ne s'encombre pas de longues digressions sur l'histoire des religions. Pasteur retraité, son auteur rend compte d'un parcours personnel qui lui a fait ren-

contrer d'une manière authentique et profonde les fidèles d'autres religions. Un voyage en Asie lui a ainsi révélé l'hindouisme, tandis qu'une participation régulière à des groupes de dialogue l'ont ouvert au bouddhisme. Il témoigne du bouleversement que ces rencontres ont provoqué dans ses convictions, tout en le confirmant dans sa foi chrétienne. Le dialogue interreligieux ne sape pas ses propres racines. Bien établies, il peut au contraire les fortifier. Mais s'il se veut sérieux, ce dialogue doit aborder les questions de Dieu, de la révélation, des sources particulières à chaque religion,

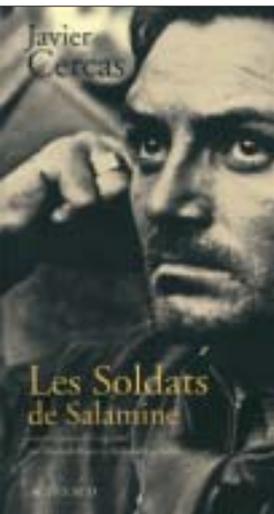
de la prière, de la méditation, de la mission. Avec beaucoup de clarté et de pertinence, l'auteur se garde de promouvoir une religion fourre-tout, où toutes les croyances se confondraient. Chaque croyant sincère peut s'ouvrir à d'autres convictions à la condition que ceux qui les proclament et les vivent soient aussi sincères. Il faut conduire avec énergie le procès de tous les fanatismes véritables plaies ouvertes sur les flancs des religions ; non pas comparer les religions les unes aux autres, mais ouvrir sa propre foi aux enrichissements d'autres sagesse et d'autres pratiques. Bref, le dialogue entre les religions ne peut être qu'une longue marche où il faut accepter l'autre dans sa différence, respecter sa foi et renoncer à tout prosélytisme. En nous montrant l'urgence et l'exigence d'un tel dialogue, Dumas souhaite qu'en ce XXI^e siècle les religions soient un facteur de paix et démontrent ensemble que les dérives religieuses contemporaines sont dues à des images déformées de Dieu. Sa démonstration, fort bien menée, aboutit à une parabole: les couleurs de l'arc-en-ciel, signe selon la Genèse de l'alliance que Dieu a établie «avec toute chair qui est sur terre». Il conclut que «la symphonie des couleurs ne vibre que si chacune reste fidèle à elle-même et joue sa partition».

Michel de Montmollin ■

Jean Dumas, *L'arc-en-ciel des religions*.

Petite Bibliothèque de Spiritualité, Labor et Fides 2003

TRADUIT DE L'ESPAGNOL



Pour les générations actuelles la guerre d'Espagne est une vieille histoire. Elle joua pourtant un rôle crucial dans l'Histoire. En Espagne, le fascisme révéla ses appétits hégémoniques. La Phalange de Franco fut soutenue par Hitler et Mussolini. Ceux-ci trouvèrent dans cette guerre civile l'occasion de tester leurs armes et leurs avions. En face l'armée régulière avait l'appui des forces républicaines de toute l'Europe et de l'Internationale communiste. Est-ce nécessaire, soixante ans plus tard, de faire mémoire de ces déchirements meurtriers? N'est-ce pas réveiller des ressentiments longtemps enfouis? Javier Cercas, écrivain espagnol, ne le craint pas. Dans son ouvrage, il ne recourt ni au

dat républicain le découvre, mais l'épargne. Réduit à se cacher, il est accueilli dans une ferme où il rencontre trois soldats républicains en déroute. Ils pactisent et se protègent mutuellement en cette fin de guerre civile marquée de règlements de compte cruels. Javier Cercas ne cherche pas à justifier ni à défendre les phalangistes ou les républicains. En expliquant leurs mobiles, il souligne leurs qualités humaines qui, malgré tout, se sont manifestées de part et d'autre. A la fin, le journaliste tente de retrouver le soldat qui a sauvé Mazas. Il cherche à en comprendre les raisons. Mais probablement n'y a-t-il rien à comprendre.

Michel de Montmollin ■

Javier Cercas, *Les soldats de Salamine*, Edition Actes Sud 2002.

traité historique, ni à l'analyse politique. Il choisit le roman et, à travers faits et personnages réels, nous révèle la personnalité d'hommes qui, avant d'être des fanatiques et des partisans passionnés, sont des hommes. Veut-il ainsi aider les Espagnols à se réconcilier avec leur passé? Il se met dans la peau d'un journaliste à la recherche des circonstances qui ont poussé les protagonistes à s'engager en quête de leur vérité. Au centre de l'intrigue un écrivain, idéologue et fondateur vers la fin des années 1920 de la Phalange: Rafael Sanchez Mazas. Ayant mené la guerre au côté du général Franco, il ne lui porte pourtant pas une grande admiration. Suite à un séjour en Italie, il voit dans le fascisme le moyen de préserver la civilisation occidentale. L'épisode décisif se situe à la fin de la guerre, en automne 1938. Même si Mazas est du côté des vainqueurs, il est prisonnier de l'armée républicaine. Echappant à l'exécution il s'enfuit. Un sol-

Page parrainée par:

MÉDITER DIRIGER PRIER ÉDIFIER
RÉFLÉCHIR AIMER UNIR ESPÉRER
BÉNIR ILLUSTRER PRÊCHER LIRE

PAYOT
LIBRAIRE

Point(s) d'eau

La Chaux-de-Fonds n'a ni lac ni rivière mais lance simultanément, dans ses cinq musées et sa bibliothèque, six expos sur le thème de l'eau! De la géologie à l'art plastique, du passé local à la vision prospective en passant par l'horlogerie et la littérature. Petit survol des expositions:

MUSÉE DES BEAUX-ARTS

Cette eau qui mène la vie ailleurs. Les images de l'eau dans l'œuvre d'artistes de la ville.

Flux: installations vidéos et photos.

MUSÉE INTERNATIONAL D'HORLOGERIE

L'aventure fabuleuse. La visite d'une vieille épave invite à mieux connaître la mesure du temps en mer, l'étanchéité des garde-temps, l'importance de l'eau dans le développement industriel.

MUSÉE D'HISTOIRE

La ruée vers l'eau. Parmi les sujets évoqués: comment à la fin du XIX^e siècle La Chaux-de-Fonds alla chercher l'eau à 14 km de chez elle et 400 m plus bas!

MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE

De l'ammonite au héron cendré. 175 millions d'année d'histoire naturelle chaux-de-fonnière. Passé: quand la mer recouvrait le Jura; présent: faune et flore du Doubs et des mares du territoire communal...

MUSÉE PAYSAN ET ARTISANAL

Eau et vie sous l'Ancien Régime. Comment on recueillait l'eau, comment on l'utilisait. Le Doubs: ses anciens moulins et une «histoire d'eau très mystérieuse» qui tient lieu de fil rouge de l'expo!

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE

Aux sources absentes. Poésie de l'eau et rêveries identitaires. L'eau trouve une profonde résonance dans notre imaginaire... L'expo s'emploie à montrer à la fois son universalité et son ancrage régional.

La Vie Protestante ■



La «cabine des longitudes» pour mieux connaître la mesure du temps en mer, à découvrir au Musée International d'horlogerie.

Point(s) d'eau

6 avril – 14 septembre 2003

Six escales culturelles en ville de La Chaux-de-Fonds

Renseignements:

Ville de La Chaux-de-Fonds,

www.chaux-de-fonds.ch

Calver & Luthin



TK ■

Ils ont dit ou écrit A propos de l'amour

«*Qu'il faut donc aimer quelqu'un pour le préférer à son absence!*», **Jean Rostand**, Biologiste et écrivain français.

«*L'amour est comme la rougeole, plus on l'attrape tard, plus le mal est sérieux.*», **Douglas Jerrold**, Journaliste et humoriste anglais.

«*Aimer, c'est trouver, grâce à un autre, sa vérité et aider cet autre à trouver la sienne. C'est créer une complicité passionnée.*», **de Bourbon-Busset**, Ecrivain et académicien français.

«*Aimer, c'est s'augmenter en s'oubliant, c'est échapper par un seul être à la médiocrité de tous les autres.*», **Abel Bonnard**.

«*Aimer, c'est s'engager, c'est travailler, c'est être intéressé, c'est créer.*», **Lina Wertmuller**, Réalisatrice italienne.

«*L'amour, c'est offrir à quelqu'un qui n'en veut pas quelque chose que l'on n'a pas.*», **Jacques Lacan**, Médecin et psychanalyste français.

«*Pour moi, être aimé n'est rien, c'est être préféré que je désire.*», **André Gide**, Ecrivain français.



Photo: P. Bohrer

Nos brèves

Islamonline: le site des yuppislamistes

Le site islamique *islamonline.net*, reflète un nouveau courant de l'islam, qui se veut «*universaliste et humaniste*», comme l'explique l'une de ses cofondatrices, Heba Ezzat Raouf, enseignante en sciences politiques à l'Université du Caire. Quelque 170 salariés d'une moyenne d'âge de 30 ans, travaillent pour ce site dans une dizaine de capitales du monde arabo-musulman. Ils représentent ce que ce que le sociologue Patrick Haenni, chercheur au Caire, appelle le «yuppislamisme», un mouvement issu de la bourgeoisie urbaine qui s'affirme hors des mosquées d'Etat et des lieux convenus de l'islamisation, en rupture avec les thèses de l'islam politique. Ces musulmans repensent la religion en termes non révolutionnaires, ouverte à la modernité et ils ne condamnent pas la démocratie libérale. (nml / ProtestInfo)

Le magazine *Actualité des religions* change de titre

Actualité des religions, la revue française qui décrypte le fait religieux et cherche à en rendre compte dans sa diversité et sans préjugés, s'appellera dès septembre *Le Monde des Religions*. Rappelons que le magazine est parrainé par Jean Baubérot, Jacques Brosse, Malek Chebel, Danièle Hervieu-Léger, René Rémond, Paul Ricoeur, le Père Gabriel Ringlet, le Grand Rabbin René Samuel Sirat, Jean-Paul Willaime et Jean-Claude Basset. (nml / ProtestInfo)

JAB/P.P.
2001 Neuchâtel

POSTCODE 1

Chgt.d'adresses + retours:
EREN, case 2231, 2001 Neuchâtel
(sauf La Chaux-de-Fonds)